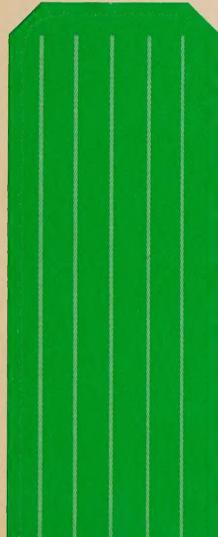


Étude
sur l'immigration
et les objectifs
démographiques
du Canada

CA1
MIS
-74S0511
FRE



L'immigration et le déséquilibre linguistique

Jacques Henripin



CA 1
MI 5
-74S051

Étude
sur l'immigration
et les objectifs
démographiques
du Canada

L'immigration et le déséquilibre linguistique

Jacques Henripin



Main-d'oeuvre
et Immigration

Manpower
and Immigration

© Droits de la Couronne réservés

En vente chez Information Canada à Ottawa, K1A 0S9
et dans les librairies d'Information Canada:

HALIFAX
1683, rue Barrington

MONTRÉAL
640 ouest, rue Ste-Catherine

OTTAWA
171, rue Slater

TORONTO
221, rue Yonge

WINNIPEG
393, avenue Portage

VANCOUVER
800, rue Granville

ou chez votre libraire.

Prix: \$1.25 N° de catalogue MP23-37-1974-5-11F

Prix sujet à changement sans avis préalable

Information Canada
Ottawa, 1974

La présente étude fait partie de divers travaux semblables commandés dans le cadre de l'Étude sur l'immigration et les objectifs démographiques du Canada. Elle a pour objet d'éclairer le public sur les questions qu'elle traite. Les vues et conclusions qu'elle renferme sont la seule responsabilité de l'auteur et ne traduisent pas nécessairement celles du ministère de la Main-d'oeuvre et de l'Immigration.



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761117673350>

REMERCIEMENT

L'auteur remercie Mlle Maria Concepcion Segovia-Cuevas, qui lui a apporté une aide très efficace dans la réalisation de cette étude.

TABLE DES MATIÈRES

1. INTRODUCTION	1
2. ÉVOLUTION DES GROUPES LINGUISTIQUES AU CANADA	4
L'évolution des groupes ethniques	7
La disparition de la «surfécondité» du groupe français	9
La mobilité linguistique	11
3. L'ÉROSION DU FRANÇAIS HORS DU QUÉBEC	18
4. LE CAS DE LA PROVINCE DE QUÉBEC	24
Les facteurs en cause	26
Évolution future des groupes linguistiques	30
Les minorités anglophones du Québec	33
5. LE BILINGUISME DES INDIVIDUS	36
6. CONCLUSION	39
APPENDICE: CRITIQUE DE QUELQUES RÉSULTATS ÉTONNANTS DU RECENSEMENT DE 1971	41

INTRODUCTION

L'objet du présent chapitre est d'examiner la composition linguistique de la population canadienne, particulièrement du point de vue de l'influence que peut exercer l'immigration sur l'importance relative des divers groupes linguistiques. Les phénomènes démographiques variant lentement, il est nécessaire d'étudier leur évolution au cours d'assez longues périodes, si l'on veut apprécier convenablement toute leur signification. On ne sera donc pas surpris si nous remontons parfois jusqu'à 1871. Au-delà de la description de ces tendances séculaires, nous essaierons de déceler les facteurs principaux qui ont influé, au cours du temps, sur la composition linguistique de la population canadienne. C'est dans la mesure où nous pourrons apprécier le rôle de ces facteurs que nous pourrons nous faire une idée de ce que sera l'évolution future.

Trois grands phénomènes majeurs ont présidé, au Canada, à l'évolution des divers groupes linguistiques. Le facteur le plus fondamental est évidemment la langue des immigrants venus peupler notre territoire. En 1760, le Canada était peuplé surtout par des francophones, du moins si l'on met à part les Indiens et les Esquimaux¹. C'est l'arrivée de vagues importantes d'immigrants d'origine britannique, à la fin du dix-huitième et au début du dix-neuvième siècle, qui ont complètement modifié cette situation.

On peut estimer que, dès 1805, il y avait autant d'anglophones que de francophones sur le territoire actuel du Canada. Cette immigration s'est poursuivie et s'est même amplifiée, de sorte que, vers 1870, les anglophones comptaient environ les deux tiers de la population. Ces immigrants n'étaient pas tous d'origine britannique. Ils le sont d'ailleurs devenus de moins en moins et cela nous amène au deuxième facteur important: la langue d'adoption des immigrants qui ne sont ni anglophones ni francophones, lorsqu'ils arrivent.

La plupart de ces immigrants ont évidemment, comme langue maternelle, la langue de leur pays d'origine. Cependant, la majorité d'entre eux doivent apprendre assez rapidement l'anglais ou le français; et l'une ou l'autre de ces deux langues devient pour eux, sinon la langue qu'ils utilisent le plus souvent, du moins la langue de leurs relations avec leur milieu. Les immigrants eux-mêmes conservent leur langue maternelle². Ce sont leurs enfants qui peuvent avoir une langue maternelle différente de celle qui correspond à leur origine. Dans certains cas, ce sont leurs petits-enfants seulement qui subissent cette espèce de mobilité linguistique. Il faut donc un certain temps avant que les membres d'un groupe ethnique dont la langue d'origine n'est ni l'anglais ni le français, adoptent comme langue maternelle l'une ou l'autre des deux langues officielles du pays.

¹ Au Traité de Paris (1763), il y avait, sur le territoire actuel du Canada, environ 75,000 francophones (dont 10,000 Acadiens) et 20,000 anglophones, dont la moitié vivaient à Terre-Neuve. Voir H. Charbonneau, J. Henripin et W. Mertens, *Étude des aspects démographiques des problèmes ethniques et linguistiques au Canada*, étude non publiée et préparée pour la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, ch. 1, page 1.

² Nous utilisons ici l'expression «langue maternelle» dans le même sens que les recensements canadiens: c'est la première langue qu'un individu a apprise, dans son enfance, à condition qu'il la comprenne encore.

Ajoutons dès maintenant que cette mobilité linguistique n'est pas exclusive aux groupes dont l'origine n'est ni française ni anglaise. Environ 150,000 individus d'origine britannique sont de langue maternelle française. Mais cela ne constitue qu'un et demi pour cent des Britanniques. Chez les Canadiens d'origine française, le phénomène analogue est beaucoup plus important: près de 650,000 Français d'origine sont de langue maternelle anglaise et de ce nombre représente plus de 10 p. 100 des Canadiens d'origine française¹. Et, à l'extérieur de la province de Québec, ce phénomène est relativement beaucoup plus important: il a pris une telle ampleur que les personnes d'origine française vivant hors du Québec apportent une contribution plus importante aux effectifs de langue anglaise qu'à ceux de langue française.

Un dernier facteur doit être mentionné pour expliquer l'évolution de l'importance relative des groupes linguistiques: l'accroissement naturel². Il est évident que, si un groupe a une fécondité plus élevée que celle des autres groupes, il prendra de plus en plus d'importance, à moins que cela ne soit compensé par un autre phénomène. Cette différence dans les taux d'accroissement naturel ne joue pas, aujourd'hui, un rôle très important, sauf pour les Indiens et les Esquimaux. Mais elle a joué, dans le passé, un rôle très important dans le cas des francophones. La fécondité exceptionnelle de ces derniers leur a permis de compenser l'influence des immigrants, dont la majorité adoptaient l'anglais. Ils ont pu ainsi maintenir leur importance relative dans l'ensemble de la population canadienne. Mais cette «sur fécondité» est maintenant à peu près nulle et c'est pourquoi leur importance relative décroît depuis 1950 environ.

Il y aurait un quatrième facteur à mentionner: l'émigration. Si les divers groupes linguistiques n'émigrent pas proportionnellement à leurs effectifs, cela modifie leur importance relative. Cependant, faute de renseignements suffisants, il nous sera impossible de tenir compte de ce phénomène.

Nous pourrons donc cerner trois facteurs dans l'explication de l'évolution des groupes linguistiques:

- la croissance de divers groupes ethniques;
- la mobilité linguistique;
- les différences de fécondité.

Cette étude sera faite pour l'ensemble du Canada, bien que, dans certains cas, des informations soient données par province. Nous traiterons cependant de façon particulière la province de Québec, pour une raison qui deviendra évidente. En effet, on verra que, dans les autres provinces, les francophones sont en perte de vitesse et que, si l'on met à part quelques régions particulières (le nord du Nouveau-Brunswick et la frange de l'Ontario qui borde le Québec), ils semblent voués à une disparition progressive, du moins à une réduction sensible de leurs effectifs. Sans vouloir jouer au prophète, on ne peut passer sous silence une telle perspective. Cela

¹ Lorsque nous parlons d'origine, nous voulons parler de ce que les recensements canadiens appellent *l'origine ethnique*. Pour un individu donné, elle est déterminée par le pays ou la culture de l'ancêtre qui est venu s'établir en Amérique, compte tenu de la seule lignée des descendants masculins. Évidemment, le fait de se limiter aux descendants masculins ne rend pas compte de toute l'ascendance culturelle d'un individu. Quelqu'un peut avoir, par exemple, trois grands-parents d'origine allemande et un d'origine britannique. Si son grand-père paternel est celui qui est d'origine britannique, celui-là seul déterminera son origine ethnique. Cependant, on peut penser que, dans une grande mesure, les inexactitudes ainsi entraînées se compensent.

² L'accroissement naturel est l'excès des naissances sur les décès.

signifierait en particulier que la survivance de la communauté francophone, au Canada, sera de plus en plus limitée à la province de Québec. Cette province prend donc une importance stratégique et c'est pourquoi il nous a paru utile d'examiner les facteurs qui déterminent l'équilibre linguistique du Québec, surtout quant à l'avenir prochain.

ÉVOLUTION DES GROUPES LINGUISTIQUES AU CANADA

Les seules informations dont nous disposons pour retracer l'évolution des groupes linguistiques au Canada, sont celles des recensements canadiens sur la langue maternelle des individus. Ces informations existent depuis 1921 et elles nous ont permis de construire le graphique 2.1. On y a représenté le pourcentage des personnes de langue maternelle anglaise, française et autres. L'évolution des courbes n'est pas régulière, car le pourcentage de chaque groupe linguistique est soumis à l'influence de plusieurs phénomènes. Nous reviendrons plus loin sur chacun de ces facteurs. Mais quelques explications élémentaires viennent à l'esprit. On peut noter que, lors d'une forte vague d'immigration (par exemple, de 1921 à 1931 et de 1951 à 1961), le pourcentage des «autres» langues s'accroît aux dépens des deux langues officielles¹. Cependant, ce groupe des autres langues tend toujours à diminuer, à moins d'être constamment renforcé par de fortes vagues d'immigrants, étant donné que, progressivement, les enfants de ces immigrants adoptent l'anglais ou le français comme langue maternelle.

On peut facilement vérifier cette érosion systématique des langues autres que l'anglais ou le français, en examinant l'évolution de certains groupes linguistiques dont l'immigration est assez ancienne pour que le phénomène ait eu le temps de jouer. Dans le graphique 2.2, on pourra constater que c'est le cas pour le yiddish, le polonais, les langues scandinaves et l'ukrainien. On ne retrouve pas cette diminution pour l'italien, parce que ce groupe linguistique a été renforcé constamment, depuis 1951, par une immigration importante.

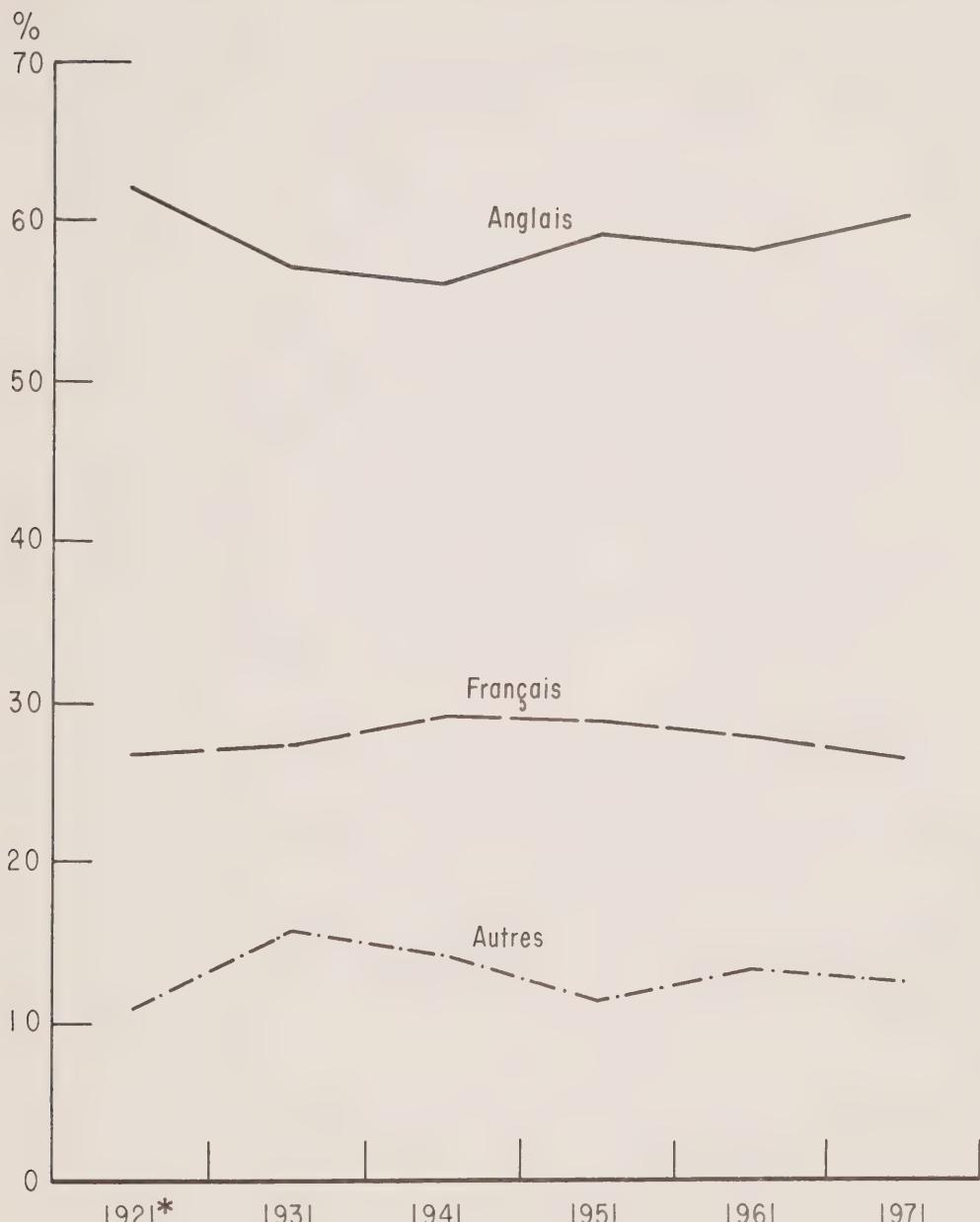
Nous avons dit que les descendants de ces groupes adoptent en grand nombre l'anglais ou le français. En fait, c'est presque exclusivement l'anglais qu'ils adoptent. Et c'est là qu'il faut chercher la principale cause de l'augmentation de l'importance du groupe de langue maternelle anglaise, qui est destiné à prendre de plus en plus d'importance, malgré une réduction fort appréciable du groupe d'origine britannique, comme nous pourrons le constater un peu plus loin.

Quant au groupe de langue maternelle française, il perd de l'importance depuis 1951. Il s'agit ici de la rupture d'un équilibre qui s'était maintenu pendant 80 ans. En effet, entre 1871 et 1951, le groupe francophone avait maintenu son importance relative autour de 30 p. 100. Malgré une émigration aux États-Unis assez importante, ce groupe a pu compenser, jusqu'à 1951, une forte immigration non francophone par une fécondité assez exceptionnelle. Mais cette «surfécondité» est maintenant chose du passé et le groupe de langue maternelle française perd de l'importance depuis 20 ans.

Voilà donc les facteurs en cause, tracés à grands traits. Il vaut la peine de les examiner avec un peu plus de soin.

¹ Il y a exception pour le français entre 1921 et 1931, qui manifeste une légère hausse. Cela est sans doute dû à ce que les pourcentages de 1921 ne portent que sur les personnes de plus de dix ans. Étant donné la fraction particulièrement importante des moins de dix ans chez les francophones, à cette époque, le pourcentage des personnes de langue maternelle française aurait été plus élevé, en 1921, si l'on avait tenu compte des enfants de moins de dix ans.

Graphique 2.1
 POURCENTAGE QUE REPRÉSENTENT DIVERS
 GROUPES DE LANGUE MATERNELLE DANS LA
 POPULATION CANADIENNE⁽ⁱ⁾, DE 1921 À 1971



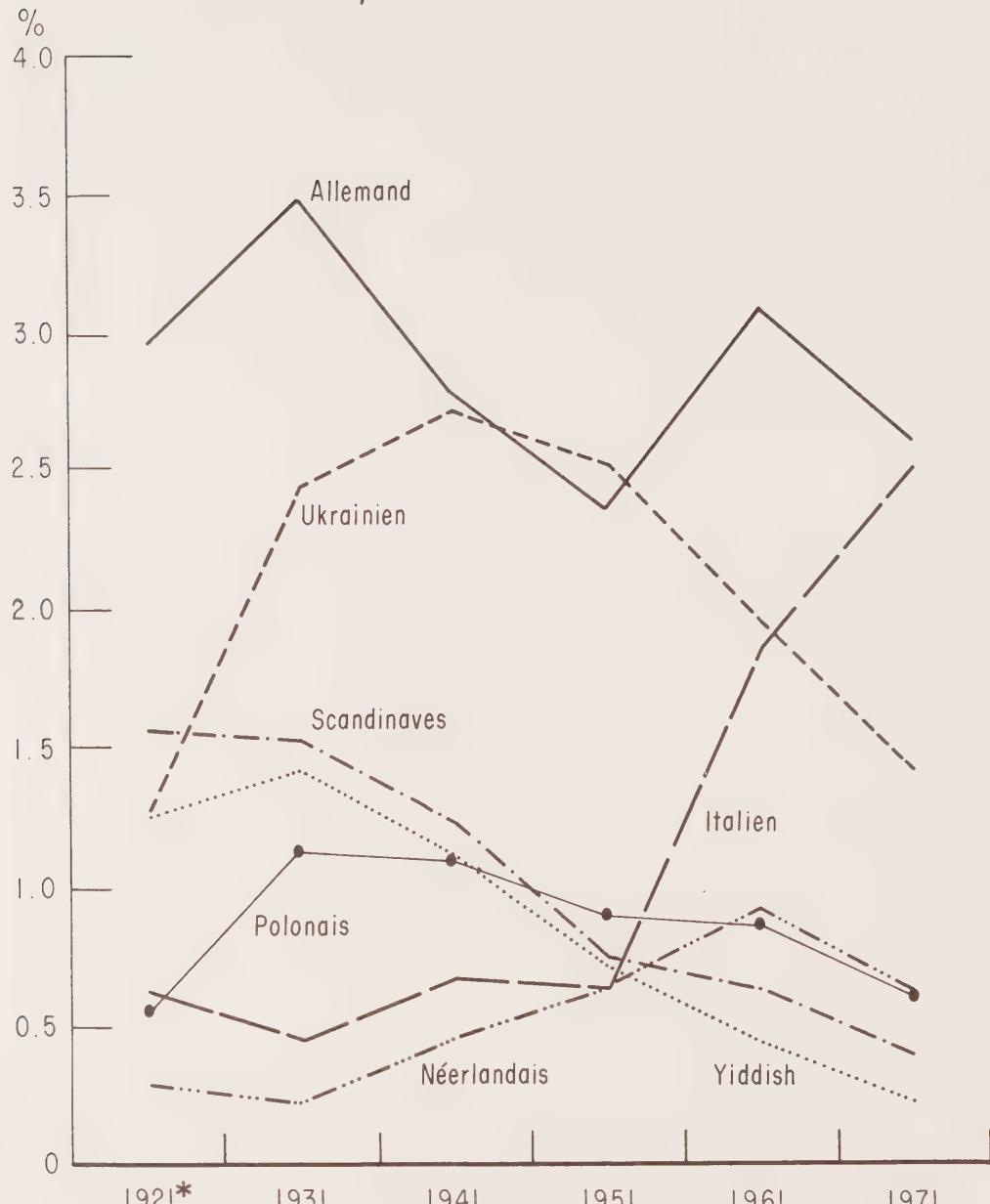
*POPULATION DE 10 ANS ET PLUS SEULEMENT, EN 1921.

(i) TERRE-NEUVE EST EXCLUE AVANT 1951.

Source: Recensements du Canada.

Graphique 2.2

POURCENTAGE QUE REPRÉSENTENT DIVERSES
LANGUES MATERNELLES DANS LA POPULATION
CANADIENNE⁽¹⁾, DE 1921 À 1971



*POPULATION DE 10 ANS ET PLUS SEULEMENT, EN 1921.

(1) TERRE-NEUVE EST EXCLUE AVANT 1951.

Source: Recensements du Canada.

L'évolution des groupes ethniques

Au point de départ, la langue maternelle des Canadiens est déterminée par le pays d'origine des immigrants qui sont venus peupler notre pays. Normalement, pour examiner l'influence de ce facteur, on devrait examiner les flux d'immigrants et d'émigrants suivant l'origine ethnique. Cependant, comme on ne connaît pas le nombre des émigrants suivant l'origine ethnique, on doit se rabattre sur ce qu'on peut considérer comme étant le résultat de ces deux flux migratoires: le nombre d'individus recensés au Canada, suivant l'origine ethnique. Pour une origine ethnique donnée, ce nombre est le résultat de l'immigration et de l'émigration passées, de même que de l'accroissement naturel du groupe considéré.

On a reporté, dans le graphique 2.3, le pourcentage que représentent les individus de trois groupes ethniques: les Britanniques, les Français et l'ensemble des autres. Grâce aux recensements canadiens, on a pu remonter jusqu'en 1871. Des tendances très nettes se dégagent: a) les Britanniques ont diminué de 60.3 à 44.6 p. 100; b) les Français ont oscillé autour de 30 p. 100 jusqu'en 1961; c) les autres groupes ethniques ont pris de plus en plus d'importance, passant de 8.7 p. 100, en 1871, à 26.7 p. 100, en 1971. En moyenne, les Britanniques ont perdu 1.5 points par décennie, au profit du tiers groupe¹. Dans une étude faite pour la *Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme*, les auteurs ont bien résumé cette évolution: «Tout s'est passé comme si, sur 100 Canadiens, 15 Britanniques avaient été remplacés par trois Russes ou Ukrainiens, deux Polonais, deux Italiens, deux Scandinaves, un Néerlandais, un Juif et quatre autres personnes d'origines diverses².» Les Allemands ne sont pas mentionnés ici, parce qu'ils ont conservé, tout au long de cette période, la même importance relative, avec des fluctuations cependant: environ 6 p. 100. C'est le groupe ethnique le plus important du tiers groupe.

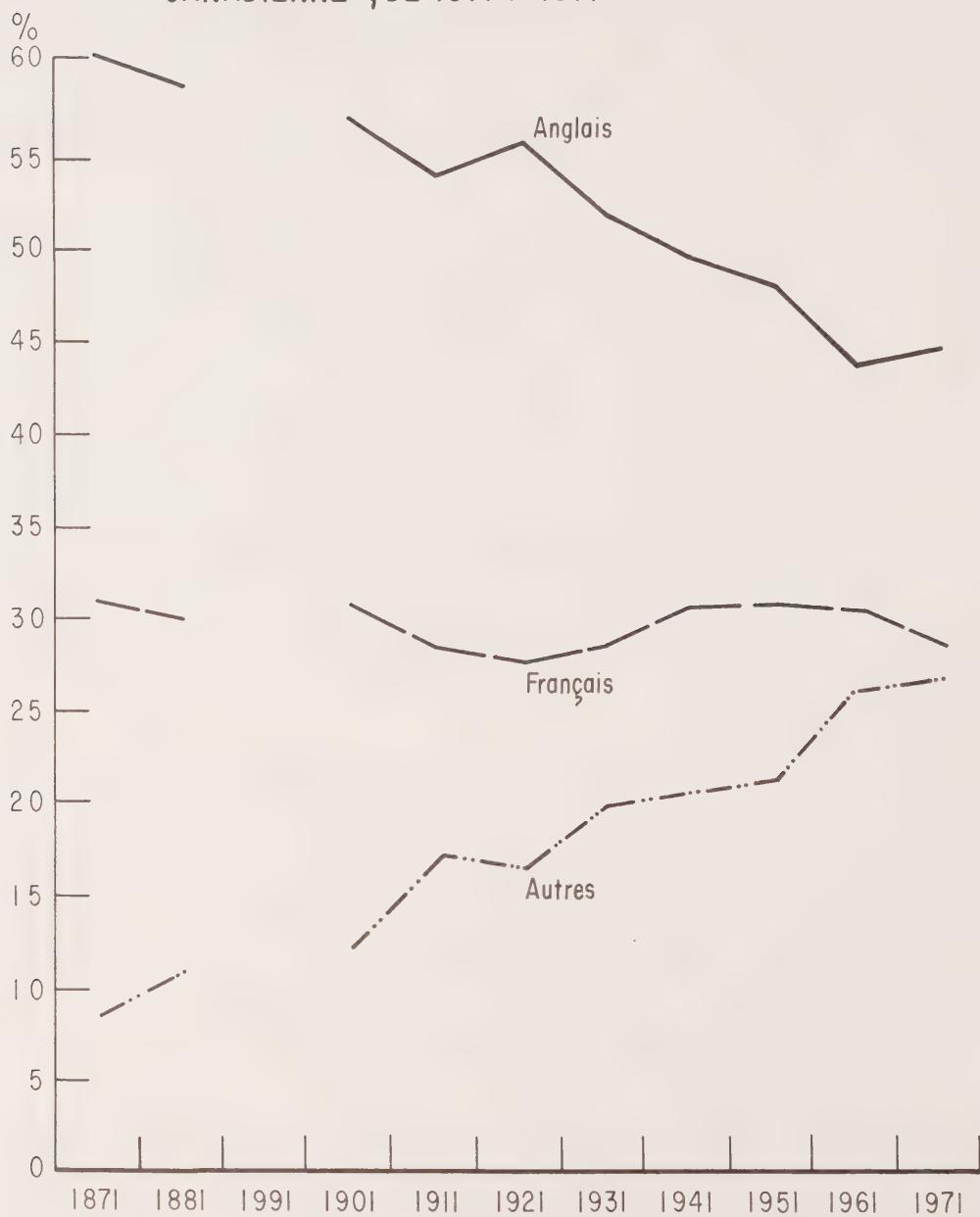
On notera facilement, dans le graphique 2.3, la convergence des courbes. Le tiers groupe a presque rejoint le groupe d'origine française, en 1971, et il l'aura probablement dépassé vers 1977. On serait tenté de prolonger ces tendances séculaires pour prévoir la composition de la population canadienne dans le futur. Mais il faut s'en garder, car l'une de ces tendances, en particulier, ne se poursuivra pas: celle du pourcentage des Canadiens d'origine française. Leur pourcentage, dans l'ensemble de la population, a diminué de 30.4, en 1961, à 28.6 en 1971. Il semble bien que cette baisse va se poursuivre assez régulièrement, comme pour les Britanniques d'ailleurs. Il faut insister sur ce point, car il s'agit de la rupture d'un équilibre séculaire.

En effet, il est arrivé, dans le passé, une baisse semblable: entre 1901 et 1911, une très forte vague d'immigrants a fait baisser le pourcentage du groupe ethnique français de 30.7 à 28.5 p. 100. Mais, à cette époque, ce groupe avait une telle fécondité qu'il arrivait à reprendre le terrain perdu lorsque l'immigration diminuait (entre 1931 et 1941 en particulier). Mais cette «surfécondité» est en somme disparue et ce genre de ratrappage a très peu de chances de se reproduire dans le

¹ Cette expression «tiers groupe» sera utilisée fréquemment pour désigner l'ensemble des minorités qui ne sont ni britanniques ni françaises d'origine, ou encore, du point de vue de la langue, celles qui ne sont ni anglaises ni françaises.

² Hubert Charbonneau, Jacques Henripin et Walter Mertens, *Étude des aspects démographiques des problèmes ethniques et linguistiques au Canada*, rapport non publié, préparé pour la *Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme*, ch. 1, page 2.

Graphique 2.3
 POURCENTAGE QUE REPRÉSENTENT DIVERS
 GROUPES ETHNIQUES DANS LA POPULATION
 CANADIENNE⁽¹⁾, DE 1871 À 1971



(1) TERRE-NEUVE EST EXCLUE AVANT 1951.

Source: Recensement du Canada.

futur. On peut donc penser que, désormais, le groupe d'origine française va perdre de l'importance, tout comme le groupe britannique¹!

Nous avons tenté de prévoir comment évoluerait, d'ici l'an 2001, la fraction des trois groupes ethniques. Il serait trop long de donner ici tous les détails des calculs. Voici cependant les hypothèses que nous avons retenues.

a) Accroissement naturel:

	1971-1981	1981-1991	1991-2001
Britanniques	10%	8%	7%
Français	11%	9%	7%
Autres	11%	9%	7%

b) Migrations nettes décennales:

Britanniques: + 100,000 à + 230,000
Français : - 80,000 à - 50,000
Autres : + 400,000 à + 700,000

En combinant de diverses façons ces hypothèses, on obtient, pour l'année 2001, les pourcentages suivants, représentant l'importance relative de chaque groupe ethnique dans l'ensemble de la population canadienne:

Britanniques: 41.7 à 43.5%
Français : 25.4 à 26.8%
Autres : 29.7 à 32.4%

Il est possible que la réalité se situe à l'extérieur de ces limites, mais cela nous paraît peu probable. Cette évolution aura beaucoup d'importance sur celle des langues, à cause de la langue d'adoption que choisissent les membres du tiers groupe, qui prend de plus en plus d'importance. Mais avant d'aborder cet aspect du problème, nous allons montrer rapidement que la fécondité exceptionnelle du groupe français est maintenant chose du passé.

La disparition de la «surfécondité» du groupe français

On a déjà dit le rôle qu'a joué, dans le passé, cette fécondité: elle a permis au groupe français de maintenir son importance relative, avec certains à-coups, malgré une immigration importante qui comportait très peu d'individus d'origine française. Il y a une façon très simple de représenter l'ampleur de cette fécondité

¹ L'augmentation de l'importance relative du groupe britannique, entre 1961 et 1971, nous paraît tout à fait anormale et semble due à des erreurs dans les déclarations faites au recensement sur l'origine ethnique. Voir à ce sujet l'appendice A.

exceptionnelle, en même temps que sa quasi-disparition: le recensement de 1961 a permis d'établir le nombre d'enfants qu'ont eus, en moyenne, au cours de leur vie, les femmes qui se sont mariées. On possède ces informations suivant l'âge de ces femmes en 1961 et suivant la langue maternelle. Nous les avons reproduites dans le tableau 2.1, en y ajoutant le rapport entre la fécondité des anglophones et celle des francophones.

TABLEAU 2.1

NOMBRE D'ENFANTS NÉS VIVANTS PAR FEMME DÉJÀ MARIÉE,
SUIVANT L'ÂGE EN 1961 ET LA LANGUE MATERNELLE, CANADA

Âge en 1961	Langue maternelle			Rapport Anglais/Français
	Anglais	Français	Autres	
25-29 ans	2.20	2.34	1.92	0.94
30-34 ‘	2.71	3.18	2.42	0.85
35-39 ‘	2.90	3.92	2.72	0.74
40-44 ‘	2.88	4.34	2.98	0.66
45-49 ‘	2.68	4.33	3.03	0.62
50-54 ‘	2.58	4.61	3.17	0.56
55-59 ‘	2.69	5.05	3.46	0.53
60-64 ‘	2.90	5.58	3.81	0.52
65 ans et plus	3.23	6.37	4.70	0.51

Sources: Statistique Canada, recensement de 1961, bulletin 4.1-8, tableau H9.

On peut faire une constatation étonnante: les femmes francophones âgées de plus de 65 ans en 1961 ont eu, en moyenne, deux fois plus d'enfants que les anglophones: 6.4 et 3.2 respectivement. Ces femmes ont eu la plupart de leurs enfants entre 1895 et 1930. C'est donc au moment où l'immigration a été la plus forte que la compensation par un surplus de fécondité a été, elle aussi, la plus forte. Cette «surfécondité» s'est à peu près maintenue pour les femmes ayant cinq années de moins (60-64 ans, en 1961): le rapport est de 0.52. Pour les groupes suivants, le rapport augmente progressivement et il est égal à 0.74 pour les femmes de 35-39 ans. Les francophones de cette génération, qui avaient déjà eu à peu près tous leurs enfants, avaient encore un surplus de fécondité de l'ordre du tiers.

Pour les femmes plus jeunes, l'interprétation de ces données est un peu plus difficile, car les femmes en cause sont loin d'avoir complété leur descendance. Il est cependant évident que la «surfécondité» des francophones a continué à s'amenuiser, le rapport se rapprochant de plus en plus de l'unité. D'ailleurs, un autre type de mesure, qui représente la fécondité des années 1966-1971, confirme cette tendance. Il s'agit du rapport des enfants de 0-4 ans (nés entre 1966 et 1971) aux femmes mariées de 15-44 ans et vivant avec leur mari. Nous avons pu obtenir

de Statistique Canada des informations inédites qui ont permis de faire ce calcul. Voici les résultats:

- Fécondité des femmes mariées anglophones¹: 660 enfants pour 1,000 femmes;
- Fécondité des femmes mariées francophones¹: 658 enfants pour 1,000 femmes;
- Fécondité des femmes mariées d'autres langues¹: 634 enfants pour 1,000 femmes.

Il s'agissait toujours, jusqu'à maintenant, de la fécondité des femmes mariées. Une mesure analogue à la précédente peut nous donner une bonne idée de la fécondité de l'ensemble des femmes (mariées ou non) qui sont en âge de procréer. On rapporte alors les enfants de 0-4 ans à toutes les femmes de 15 à 44 ans. Voici les résultats:

- Fécondité des femmes anglophones: 396 enfants pour 1,000 femmes;
- Fécondité des femmes francophones: 359 enfants pour 1,000 femmes;
- Fécondité des femmes d'autres langues: 455 enfants pour 1,000 femmes.

Il semble donc que les francophones ont cessé d'avoir plus d'enfants que les autres et rien ne permet de supposer qu'ils reviendront, même partiellement, aux réalisations d'antan. Dans ces conditions, l'ampleur de l'immigration et la langue que choisissent les nouveaux Canadiens devient déterminantes, quant à l'importance relative des groupes linguistiques, dans l'avenir. C'est ce que nous allons voir maintenant.

La mobilité linguistique

Par l'expression *mobilité linguistique*, nous voulons dire qu'un individu n'a plus comme langue maternelle, ou comme langue d'usage, celle qui correspond à son origine ethnique. Il s'agit d'un phénomène fort important et les deux faits suivants le montrent de façon incontestable. D'après le recensement de 1971, 44.6 p. 100 de la population canadienne étaient d'origine ethnique britannique, tandis que 60.1 p. 100 avaient l'anglais comme langue maternelle et 67.0 p. 100 parlaient surtout l'anglais à la maison. Par contre, 26.7 p. 100 des Canadiens avaient une origine ethnique autre que britannique ou française; mais seulement 13 p. 100 avaient conservé comme langue maternelle une langue autre que l'anglais ou le français, et 7.3 p. 100 seulement continuaient à parler habituellement l'une de ces langues à la maison. On peut dire que la moitié des individus du tiers groupe ethnique avaient une langue maternelle autre que celle qui correspond à leur origine et que près des trois quarts utilisaient habituellement, à la maison, une autre langue que leur langue d'origine.

En nombres absolus, ces phénomènes se traduisent de la façon suivante: Il est clair que c'est le groupe de langue anglaise qui gagne dans ces échanges et son

¹ Les femmes sont ici classées d'après la langue habituellement parlée à la maison.

TABLEAU 2.2
ORIGINE ETHNIQUE ET LANGUE MATERNELLE DE LA POPULATION,
CANADA, 1971

Origine ethnique	Langue maternelle	Gain (+) ou perte (-)
Britannique: 9,624,120	Anglaise : 12,967,440	+ 3,343,320
Française : 6,180,120	Française : 5,792,710	- 387,410
Autre : 5,764,070	Autre : 2,808,160	- 2,955,910

gain est considérable; par rapport aux effectifs du groupe ethnique britannique, la mobilité linguistique a donné à la langue anglaise un surplus de 35 p. 100; ce gain de 3.3 millions d'individus provient pour 12 p. 100 du groupe ethnique français et pour 88 p. 100 du tiers groupe.

On aura perçu facilement l'essentiel de ces mouvements linguistiques: le tiers groupe s'associe à la langue anglaise et ce phénomène est même renforcé par une fraction des Canadiens d'origine française qui se sont, eux aussi, anglicisés. Il vaut la peine d'examiner cela de plus près. Dans le tableau 2.3, on trouvera, pour chacun des trois groupes ethniques, la répartition des individus suivant leur langue maternelle. Il est difficile de présenter d'une façon plus claire la force d'attraction de la langue anglaise au Canada. Près de 98 p. 100 des Britanniques sont restés fidèles à leur langue d'origine. Sur les quelque 150,000 qui ont le français comme langue maternelle, plus des deux tiers se trouvent au Québec. On trouve évidemment l'inverse pour les Français d'origine qui ont adopté l'anglais: parmi les 645,000 qui sont dans cette situation, 86 p. 100 vivent à l'extérieur de la province de Québec. Nous reviendrons un peu plus loin sur ce phénomène d'anglicisation des Français d'origine hors du Québec. Le phénomène est d'importance, car il met en cause la survie des groupes francophones qui vivent hors de leur province d'origine.

Le tableau 2.3 comporte des informations qui ont une signification importante quant à l'évolution des groupes linguistiques du Canada. Il s'agit du choix que font les membres du tiers groupe à l'égard de l'une des deux langues officielles du pays. Si l'on s'en tient à la langue maternelle, il est normal de trouver qu'un bon nombre d'entre eux n'ont adopté ni l'anglais ni le français. En effet, on ne peut guère changer sa langue maternelle au cours de sa vie et les immigrants ne peuvent avoir comme langue maternelle que leur langue d'origine. C'est le cas de 47 p. 100 du tiers groupe, dont un grand nombre sont nés avant de venir s'établir au Canada. Ce sont les enfants ou les petits-enfants de ces immigrants qui adopteront comme langue maternelle l'anglais ou le français. Un peu plus de trois millions avaient déjà fait ce choix en 1971. Sur ce nombre, 96 p. 100 ont adopté l'anglais¹. Cette polarisation du tiers groupe vers l'anglais joue un rôle important dans le renforcement de la position de cette langue.

On peut illustrer cela d'une façon simple. Entre 1961 et 1971, le taux d'accroissement naturel (c'est-à-dire le surplus des naissances sur les décès) des francophones a dû être un peu supérieur à celui des anglophones². Cependant, au cours de cette décennie, l'accroissement de la population de langue maternelle anglaise a été de 21.6 p. 100, tandis que celui des personnes de langue maternelle française n'a été que 13.1 p. 100. En chiffres absolus, l'accroissement de 670,000 francophones s'explique à peu près entièrement par leur accroissement naturel. Quant aux 2,307,000 anglophones supplémentaires, un peu plus de la moitié de cet accroissement s'explique par leur accroissement naturel; l'immigration nette a dû être de l'ordre 100,000 à 200,000; il reste un solde d'environ un million qui ne peut s'expliquer que par la mobilité linguistique. C'est dire qu'environ un million de personnes, dont les descendants n'étaient pas de langue maternelle anglaise, ont adopté l'anglais comme langue maternelle. Et l'on peut estimer que les neuf dixièmes d'entre eux appartenaient au tiers groupe.

¹ Même dans la province de Québec, 64 p. 100 des individus du tiers groupe ont adopté l'anglais.

² Comme ordre de grandeur, on peut retenir un accroissement de 12 p. 100 pour les anglophones et 13 p. 100 pour les francophones.

TABLEAU 2.3

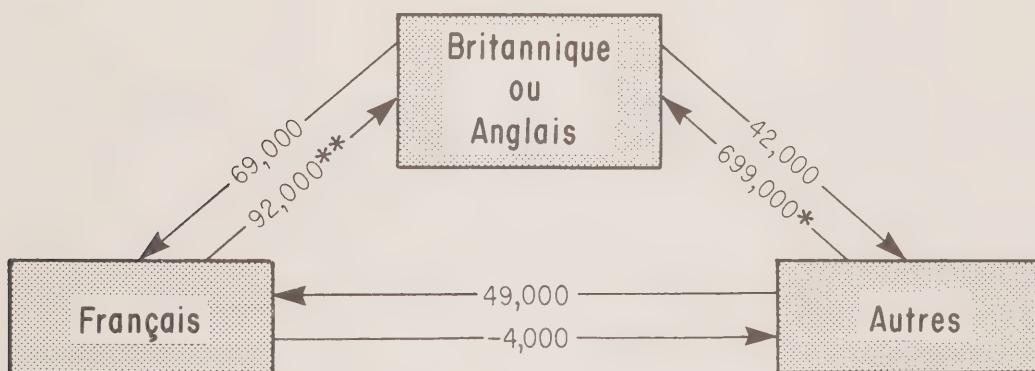
RÉPARTITION DES EFFECTIFS DE TROIS GROUPES ETHNIQUES
SUIVANT LA LANGUE MATERNELLE, CANADA, 1971

Groupes ethniques	Langue maternelle			
	Toutes langues	Anglais	Français	Autres
Britannique				
Nombre absolu	9,624,120	9,402,135	148,635	73,350
Pourcentage	100.0	97.7	1.5	0.8
Français				
Nombre absolu	6,180,120	644,720	5,516,915	18,485
Pourcentage	100.0	10.4	89.3	0.3
Autres				
Nombre absolu	5,764,070	2,920,585	127,160	2,716,325
Pourcentage	100.0	50.7	2.2	47.1
Toutes ethnies				
Nombre absolu	21,568,310	12,967,440	5,792,710	2,808,160
Pourcentage	100.0	60.1	26.9	13.0

Source: Recensement du Canada, 1971, données non publiées.

Il est difficile d'être très précis. Les recensements de 1961 et 1971 fournissent des données qui, en principe, permettent de faire les calculs. Si l'on s'en tient à ces données, on peut estimer à 700,000 le nombre des individus d'origine «autre» (ni britannique ni française) qui, entre 1961 et 1971, ont adopté l'anglais comme langue maternelle. Mais ces 700,000 paraissent être une sous-évaluation. En effet, il faut y ajouter au moins 200,000 personnes qui sont d'origine «autre», qui se sont anglicisés et ont déclaré être d'origine britannique au recensement de 1971. C'est une hypothèse qui n'a pu être vérifiée. Mais on ne peut expliquer autrement certains résultats du recensement de 1971.

La mobilité linguistique ne concerne pas que des individus d'origine «autre» qui adoptent l'anglais; les échanges se font, en fait, dans tous les sens. Malgré les réserves que nous venons de faire à propos du recensement de 1971, il est utile de donner une estimation de ces échanges, à partir des recensements de 1961 et 1971. Les résultats apparaissent dans le diagramme suivant.



*CE NOMBRE DEVRAIT PROBABLEMENT ÊTRE MAJORÉ DE 200,000 À 300,000, POUR TENIR COMPTE DE CEUX QUI, EN 1971, ONT DÉCLARÉ ÊTRE D'ORIGINE BRITANNIQUE.

**CE NOMBRE DEVRAIT PROBABLEMENT ÊTRE MAJORÉ DE 100,000 ENVIRON POUR TENIR COMPTE DE CEUX QUI, EN 1971, ONT DÉCLARÉ ÊTRE D'ORIGINE BRITANNIQUE.

Si l'on s'en tient aux estimations qui apparaissent dans le diagramme, le groupe français aurait fait, au total, un gain net de 30,000 individus; pour le groupe anglais, ce gain net serait de 680,000. Mais, en fait, le français a probablement fait une perte nette de l'ordre de 100,000, tandis que le gain net de l'anglais serait d'au moins un million.

Peut-on prévoir comment se répartira, en l'an 2001, la population canadienne suivant la langue maternelle? On imaginera que la complexité des facteurs en cause et leurs variations possibles ne rend pas l'opération facile. Nous avons cependant tenté de faire cette prévision en utilisant cinq méthodes différentes. Nous ne les décrirons pas ici; nous nous contenterons de donner un résumé des résultats, qu'on trouvera au tableau 2.4. Les résultats moyens paraissent vraisemblables et se trouvent dans le prolongement des courbes du graphique 2.1. Le groupe anglophone passerait de 60.1, en 1971, à 66.1, en 2001; les francophones diminueraient de 26.9 à 24.0 p. 100; les autres langues diminueraient également, de 13.0 à 9.0 p. 100.

D'ailleurs, un indice permet de vérifier le caractère vraisemblable de ces

TABLEAU 2.4

PRÉVISIONS DU POURCENTAGE QUE REPRÉSENTERA
CHAQUE GROUPE LINGUISTIQUE AU CANADA, EN 2001

Groupe linguistique	Pourcentages extrêmes	Pourcentage moyen	Pourcentage en 1971
Anglais	62.1 – 70.5	66.1	60.1
Français	21.4 – 25.7	24.0	26.9
Autres	7.3 – 12.4	9.9	13.0

Il s'agit de la langue maternelle.

prévisions moyennes. Le recensement de 1971 donne, pour la première fois, la distribution de la population suivant la langue habituellement parlée à la maison. Or, on peut supposer qu'en gros, la langue le plus souvent parlée aujourd'hui à la maison correspond à la langue maternelle de la génération suivante. En effet, si l'on parle l'anglais dans un foyer aujourd'hui, il y a de fortes chances que cette langue soit la langue maternelle des jeunes enfants de ce foyer et donc la langue maternelle des adultes de l'an 2000. Voici comment se distribue, en 1971, la population canadienne suivant la langue d'usage (langue le plus souvent parlée à la maison):

Anglais : 67.0 p. 100

Français : 25.7 p. 100

Autres : 7.3 p. 100

En fait, cette hypothèse serait assez juste s'il n'y avait pas de mouvements migratoires. Mais les migrations dérangent un peu les résultats d'une hypothèse aussi simple. C'est en particulier le cas des «autres» langues. Ce groupe reçoit un apport important d'immigrants qui renforcent les effectifs de ce groupe. C'est pourquoi on peut s'attendre à un pourcentage plus élevé que ce que donnerait la langue d'usage en 1971: notre prévision moyenne donne 9.9 p. 100, tandis que les personnes qui, en 1971, parlaient surtout une «autre» langue ne formaient que 7.3 p. 100 de la population. En conséquence, les langues maternelles anglaise et française en 2001 auront un peu moins d'importance que ce que suggèrent les pourcentages de langue d'usage en 1971.

On peut aller un peu plus loin et essayer d'estimer ce que seront les langues d'usage vers l'an 2000. Si les écarts entre langue maternelle et langue d'usage, observés en 1971, se maintiennent en 2001, on devrait avoir la répartition suivante,

suivant la langue d'usage:

Anglais : 73.0 p. 100

Français : 23.0 p. 100

Autres : 4.0 p. 100

Ce sont là des approximations grossières et le pourcentage des «autres» langues est peut-être un peu faible. Mais il ne devrait pas dépasser 6 p. 100 et le pourcentage de l'anglais sera très probablement supérieur à 70 p. 100.

L'ÉROSION DU FRANÇAIS HORS DU QUÉBEC

Nous venons de constater que les francophones verront leur importance diminuer d'ici l'an 2000. Sur les quelque trente millions que comptera la population canadienne à ce moment, un peu plus de sept millions seront de langue maternelle française, dont 300,000 environ n'emploieront plus cette langue même dans leur foyer. Mais on est loin de la disparition du français au Canada. Cependant, ce qui risque d'arriver, c'est que les francophones qui vivent hors de la province de Québec deviennent de moins en moins nombreux et, surtout, que leur importance relative se réduise à une fraction négligeable. Cette tendance est déjà amorcée, de sorte que, d'un recensement à l'autre, on trouve une concentration de plus en plus grande des francophones dans la province de Québec: 80.9 p. 100 en 1931; 83.3 p. 100 en 1971 (d'après la langue maternelle).

Sans doute existera-t-il encore quelques foyers de résistance: le nord du Nouveau-Brunswick et la bordure de l'Ontario qui est adjacente à la province de Québec. Mais pour le reste, — et même dans les deux régions que nous venons de mentionner, — il semble bien que l'anglicisation va ronger une bonne part de ce qui existe encore de francophones. Voyons d'abord les tendances récentes.

Comme on peut le voir dans le tableau 3.1, l'importance relative des personnes de langue maternelle anglaise s'est accrue dans presque toutes les provinces depuis 1951. Il y a exception pour Terre-Neuve, le Québec et la Colombie-Britannique, où il a baissé de façon appréciable à cause de l'immigration importante dont cette province a bénéficié. Par contre, la fraction des individus de langue maternelle française est en baisse à peu près partout. Elle n'est restée stable ou a augmenté légèrement que dans deux provinces où les francophones sont fort peu nombreux: Terre-Neuve, où ils ne comptent que pour 0.7 p. 100 de la population, et la Colombie-Britannique, où ils comptent pour 1.8 p. 100.

Dans les territoires et cinq provinces, les individus de langue maternelle française constituent 5 p. 100 ou moins de la population; dans trois autres provinces, leur pourcentage atteint 6 ou 7. Il n'y a que deux provinces où leur présence est importante: Québec (80.7 p. 100) et le Nouveau-Brunswick (34.0 p. 100). Mais en fait, pour un grand nombre d'entre eux, on ne peut guère parler de véritables francophones: ils ont bien le français comme langue maternelle, mais cette langue n'est plus celle qu'ils parlent habituellement à la maison. On le verra facilement en comparant la fraction de ceux qui sont de langue maternelle française et ceux dont la langue d'usage est le français, d'après les informations du recensement de 1971, comme le montre le tableau 3.2.

En se basant sur la langue d'usage, aucune province n'atteint 5 p. 100 de francophones, à l'exception du Nouveau-Brunswick et du Québec. Par rapport à la langue maternelle, la langue d'usage présente une perte de plus de 30 p. 100 dans sept provinces et les territoires, de sorte que, si l'on tient compte de la langue d'usage, mais non de la langue maternelle, ce n'est plus 83.3 p. 100 des francophones qui sont concentrés dans le Québec, mais 88.5 p. 100. En 1971, il y avait au Canada 5,546,000 personnes dont la langue d'usage était le français; 4,870,000 se trouvaient au Québec; les 676,000 autres étaient surtout concentrés en

TABLEAU 3.1

POURCENTAGE DE LA POPULATION DU CANADA ET DE CHAQUE PROVINCE DONT
LA LANGUE MATERNELLE EST L'ANGLAIS, LE FRANÇAIS OU UNE AUTRE
LANGUE, 1941, 1961 ET 1971

Région	Anglais			Français			Autres		
	1951	1961	1971	1951	1961	1971	1951	1961	1971
Canada	59.1	58.5	60.1	29.0	28.1	26.9	11.9	13.4	13.0
Terre-Neuve	98.9	98.6	98.5	0.6	0.7	0.7	0.5	0.7	0.8
Île-du-Prince-Édouard	90.7	91.3	92.3	8.6	7.6	6.6	0.7	1.1	1.1
Nouvelle-Écosse	91.6	92.2	93.0	6.1	5.3	5.0	2.3	2.5	2.0
Nouveau-Brunswick	63.1	63.3	64.7	35.9	35.2	34.0	1.0	1.5	1.3
Québec	13.8	13.2	13.1	82.5	81.1	80.7	3.7	5.7	6.1
Ontario	81.7	77.5	77.5	7.4	6.8	6.3	10.9	15.7	16.2
Manitoba	60.3	63.4	67.1	7.0	6.6	6.1	32.7	30.0	26.8
Saskatchewan	62.2	68.9	74.1	4.4	3.9	3.4	33.4	27.2	22.5
Alberta	69.0	72.2	77.6	3.6	3.1	2.9	27.4	24.7	19.5
Colombie-Britannique	82.7	80.9	82.7	1.7	1.6	1.8	15.6	17.5	15.5
Yukon et Territoires du Nord-Ouest	41.5	50.6	59.5	3.5	3.8	3.0	55.0	45.6	37.5

Source: Recensements du Canada.

TABLEAU 3.2

POURCENTAGE DE LA POPULATION DONT LE FRANÇAIS EST
LA LANGUE MATERNELLE ET LA LANGUE D'USAGE
1971

Région	Pourcentage de la population		
	De langue maternelle française	De langue d'usage française	Rapport Langue d'usage/Langue maternelle
Canada	26.9	25.7	0.957
Terre-Neuve	0.7	0.4	0.628
Île-du-Prince-Édouard	6.6	4.0	0.599
Nouvelle-Écosse	5.0	3.4	0.692
Nouveau-Brunswick	34.0	31.4	0.923
Québec	80.8	80.8	1.000
Ontario	6.3	4.6	0.732
Manitoba	6.1	4.0	0.654
Saskatchewan	3.4	1.7	0.504
Alberta	2.9	1.4	0.486
Colombie-Britannique	1.7	0.5	0.342
Territoires du Nord-Ouest	3.0	1.3	0.441

Source: Recensements du Canada.

Ontario (352,000) et au Nouveau-Brunswick (199,000); il n'en reste que 124,000 dans les autres provinces.

Mais il y a plus grave. Ces francophones établis hors du Québec sont en voie d'assimilation rapide à la langue anglaise. En effet, lorsqu'on suit l'évolution de ce phénomène sur une assez longue période, on s'aperçoit qu'une fraction de plus en plus importante des Canadiens d'origine française ont perdu leur langue d'origine. Voici, pour 1931 et 1971, la fraction de ceux qui ont adopté l'anglais comme langue maternelle, par province¹ (voir le tableau 3.3).

En 40 ans, les pourcentages ont en général plus que doublé. On s'aperçoit d'ailleurs, lorsqu'on suit ce phénomène tous les dix ans, que cette croissance suit à peu près une progression géométrique². À ce rythme, 25 p. 100 de ceux du Nouveau-Brunswick seront assimilés en 2001 et le pourcentage sera de plus de 60 p. 100 dans toutes les autres provinces, sauf au Québec, où il ne dépassera probablement pas 5 p. 100.

Ces évaluations se rapportent à la langue maternelle. Or, nous avons vu que l'assimilation était encore plus forte, lorsqu'on tient compte de la langue d'usage. Avant 1971, les recensements du Canada ne donnent pas d'informations sur cette

¹ D'après les recensements du Canada.

² On pourra le vérifier dans Charbonneau, Henripin et Mertens, *op. cit.*, ch. 5.

TABLEAU 3.3

POURCENTAGE DES PERSONNES D'ORIGINE
FRANÇAISE DONT LA LANGUE MATERNELLE
EST L'ANGLAIS, CANADA, 1931 ET 1971

Région	1931	1971
Canada	4.7%	10.4%
Terre-Neuve	--	80.3
Île-du-Prince-Édouard	22.6	54.7
Nouvelle-Écosse	32.0	53.9
Nouveau-Brunswick	5.0	12.3
Québec	0.6	1.9
Ontario	22.1	39.3
Manitoba	12.1	35.5
Saskatchewan	18.9	47.4
Alberta	25.5	54.1
Colombie-Britannique	50.4	65.4

caractéristique. Mais, dans son mémoire de maîtrise¹, Robert Maheu a mis au point une méthode fort ingénieuse pour estimer la fraction des Canadiens d'origine française qui ont l'anglais comme langue d'usage. Voici, pour les Canadiens d'origine française vivant hors du Québec, son estimation, pour 1951 et 1961, et sa prévision (hypothèse moyenne) pour les années 1971, 1981 et 1991:

1951 : 35.7 p. 100

1961 : 45.0 p. 100

1971 : 54.3 p. 100

1981 : 63.6 p. 100

1991 : 72.9 p. 100

Il est possible de vérifier sa prédiction pour 1971, avec les nouvelles données du recensement: on trouve 52.4 p. 100, ce qui correspond à l'hypothèse faible de Maheu (52.6 p. 100). Le prolongement de cette hypothèse faible donne 71.0 p. 100 pour l'an 2001.

¹ Robert Maheu, *Les francophones au Canada, 1941-1991*, mémoire de maîtrise présenté au Département de démographie de l'Université de Montréal, en 1968. L'essentiel de ce travail a été publié sous le titre *Les francophones du Canada, 1941-1991*, Montréal, *Parti pris*, 1970.

Pour notre part, nous serions porté à croire que ce dernier pourcentage est une sous-estimation; mais il suffit à montrer l'ampleur du phénomène. En outre, Maheu a fait des prévisions du nombre des francophones, par province, jusqu'en 1991. Voici ses prévisions, que nous pouvons comparer aux données du recensement pour 1971 (voir le tableau 3.4).

TABLEAU 3.4
POPULATION DE LANGUE D'USAGE FRANÇAISE
(En milliers de personnes)

Régions	1961	1971		1991
		Recensement	Maheu	Maheu
Maritimes sans le N.-B.	36.8	34.9	33.5	24.8
Nouveau-Brunswick	201.9	199.1	200.8	180.8
Ontario	357.3	352.5	378.7	402.5
Prairies et C.-B.	117.3	89.7	110.8	84.1
Total	713.3	676.2	723.8	692.2

Nous avons choisi l'hypothèse des prévisions de Maheu qui se rapprochait le plus des observations du recensement de 1971. Mais elle pèche par excès. Malgré cela, les effectifs francophones diminuent dans toutes les régions, sauf en Ontario, où la population francophone bénéficie d'un important apport migratoire venant du Québec.

Il semble donc incontestable que la population francophone à l'extérieur du Québec va diminuer dans le futur. Et l'on peut prévoir que vers l'an 2000, 92 à 95 p. 100 des francophones du Canada vivront dans la province de Québec. Dans les autres provinces, leur pourcentage dans l'ensemble de la population sera partout inférieur à 4 ou peut-être même à 3 p. 100, sauf au Nouveau-Brunswick où il sera compris vraisemblablement entre 25 et 30 p. 100.

On se demandera sans doute si cette érosion des francophones hors du Québec est inéluctable. Sans vouloir jouer le rôle de prophète, nous ne voyons pas ce qui pourrait l'enrayer. Le principal facteur en cause est l'assimilation à l'anglais. En 1971, plus du quart des Canadiens de langue *maternelle* française qui vivaient à l'extérieur du Québec n'avaient déjà plus cette langue comme langue d'usage. C'était pourtant la première langue qu'ils avaient apprise dans leur enfance. Le mot «érosion» ne semble pas trop fort pour désigner un phénomène d'une telle ampleur.

Il y a évidemment, comme dans le cas de l'érosion du sol, des rochers qui

résistent. Deux régions en particulier sont à signaler à cet égard: a) le nord du Nouveau-Brunswick, où l'on trouve, dans sept comtés, environ 200,000 francophones dont l'assimilation est très faible; b) les dix comtés de l'Ontario qui sont voisins de la province de Québec, où environ 300,000 francophones continuent à utiliser le français, malgré une assimilation croissante, mais qui est restée modérée.

Ces foyers de vie francophone ne sont pas près de s'éteindre; ils ne disparaîtront pas, en tout cas, d'ici la fin du siècle. Mais, comme les rochers, ils s'useront, eux aussi, avec le temps. . . et ils prendront de moins en moins de place dans le tableau des langues, au Canada.

LE CAS DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

À la suite de l'examen que nous venons de faire, il devient évident que la province de Québec est la seule où la langue française a quelque chance de s'épanouir. Partout ailleurs, les francophones perdront de l'importance et, dans la plupart des cas, leur nombre absolu ira en déclinant. Mais peut-on du moins être assuré que, dans cette province, le groupe français pourra maintenir sa prépondérance. À première vue, on voit mal comment une majorité aussi affirmée pourrait, en trente ou quarante ans, disparaître; la population du Québec compte aujourd'hui près de 81 p. 100 de francophones. Mais plusieurs commentateurs, au cours des dernières années, ont évoqué la possibilité d'une réduction sensible — sinon un renversement — de cette majorité. Qu'en est-il?

Examinons d'abord les tendances de la composition ethnique depuis 1871, et de la composition linguistique depuis 1921, à l'aide du tableau 4.1. La fraction des Britanniques s'est réduite de moitié (20.3 à 10.6 p. 100) au profit du tiers groupe, qui est passé de 1.7 à 10.4 p. 100, rejoignant en importance le groupe des Britanniques d'origine. Quant aux langues maternelles, dont on peut suivre l'évolution pendant 50 ans, le français manifeste une très grande stabilité; la fraction des anglophones diminue, mais moins vite que celle des Britanniques; les autres langues subissent des à-coups; elles ont vu leur importance diminuer jusqu'à 1951, mais la forte immigration des années plus récentes a fait augmenter leur pourcentage depuis vingt ans.

Notons en passant qu'au cours de la dernière décennie, des phénomènes un peu curieux se sont produits: le pourcentage des personnes d'origine française a diminué de 1.4 p. 100, sans que la fraction des francophones diminue beaucoup: 0.4 p. 100 seulement. Les Britanniques, par contre, ont à peu près maintenu leur importance relative, comme la langue anglaise d'ailleurs. En fait, l'évolution des origines britannique et française s'est produite exactement comme si la croissance naturelle des trois groupes avait été la même et que le tiers groupe eût bénéficié d'une immigration nette égale à 2 p. 100 de la population totale du Québec, alors que la migration nette aurait été nulle pour les deux autres groupes. Évidemment, la réalité a été plus complexe; mais nous voulons tout simplement montrer ici que la baisse de la fraction des personnes d'origine française *pourrait* s'expliquer entièrement par une migration nette du tiers groupe d'environ 120,000 personnes.

Il est possible de tirer du tableau 4.2 une première évaluation des gains que présentent, depuis 1931, les langues maternelles anglaise et française par rapport aux groupes ethniques correspondants. Voici la différence des pourcentages entre langue maternelle et origine ethnique (voir le tableau 4.2). Il s'agit de différences de pourcentages absolus; compte tenu de l'importance relative de chaque groupe, les gains de l'anglais sont beaucoup plus importants. En 1971, par exemple, l'excès des anglophones sur les personnes d'origine britannique représente 148,790 personnes sur 640,045, soit 23 p. 100; pour le français, l'excès est de 107,050 sur 4,759,360, soit 2.2 p. 100 seulement. La force d'attraction de l'anglais est donc dix fois plus forte que celle du français, dans la province de Québec. Même en nombres absolus, les gains de l'anglais sont plus importants: 149,000 contre 107,000.

TABLEAU 4.1

DISTRIBUTION EN POURCENTAGE DE LA POPULATION DU QUÉBEC,
SUIVANT L'ORIGINE ETHNIQUE (1871 À 1971) ET SUIVANT
LA LANGUE MATERNELLE (1921 À 1971)

	Origine ethnique			Langue maternelle		
	Britannique	Française	Autre	Anglaise	Française	Autre
1871	20.3	78.0	1.7	—	—	—
1881	19.1	79.1	1.8	—	—	—
1901	17.7	80.1	2.2	—	—	—
1911	15.7	80.0	4.3	—	—	—
1921	15.1	80.0	4.9	17.0*	79.2*	3.8*
1931	15.0	78.9	6.1	14.9	79.7	5.4
1941	13.6	80.9	5.5	14.1	81.6	4.3
1951	12.1	82.0	5.9	13.8	82.5	3.7
1961	10.8	80.6	8.6	13.2	81.1	5.7
1971	10.6	79.0	10.4	13.1	80.7	6.1

*Population de 10 ans et plus seulement.

Source: Recensements du Canada.

TABLEAU 4.2

**SURPLUS DE LA LANGUE
MATERNELLE SUR
L'ORIGINE ETHNIQUE**

	Anglais	Français
1931	- 0.1%	+ 0.8%
1941	+ 0.5%	+ 0.7%
1951	+ 1.7%	+ 0.5%
1961	+ 2.4%	+ 0.5%
1971	+ 2.5%	+ 1.7%

Mais il faut noter qu'entre 1961 et 1971, le français semble avoir fait des gains inhabituels: le surplus des francophones sur les personnes d'origine française est passé de 0.5 à 1.7 p. 100. Nous reviendrons sur les phénomènes qui ont pu se passer pendant cette décennie. Auparavant, nous allons prendre une vue d'ensemble des facteurs en cause dans l'évolution des groupes linguistiques du Québec, en nous plaçant surtout du point de vue de l'importance relative du groupe français, puisqu'il s'agit de savoir si, dans leur château-fort tout au moins, les francophones ont des chances de conserver leur position démographique dominante.

1. Les facteurs en cause

En principe, les mêmes phénomènes que ceux que nous avons examinés pour l'ensemble du Canada, jouent dans la province de Québec. Ils n'ont cependant pas la même ampleur et leur effet n'est donc pas forcément le même. Nous allons faire une revue des principaux: l'accroissement naturel; la mobilité linguistique; les migrations.

a) *Accroissement naturel.* C'est la natalité qui est ici déterminante. En effet, la mortalité n'est pas très différente entre les groupes et ces différences ne peuvent jouer qu'un faible rôle mineur. Voici les taux de natalité des trois groupes ethniques pour deux périodes récentes¹ (voir le tableau 4.3).

Les Britanniques ont un taux de natalité nettement plus faible que les autres; les Français sont passés au deuxième rang pour la seconde période, mais ils conservent une légère supériorité sur l'ensemble des deux autres groupes. Cette supériorité est cependant presque nulle maintenant; quant à l'avenir, on peut supposer que les

¹ Robert Maheu, *L'avenir des groupes linguistiques du Québec: l'aspect démographique*, communication présentée au colloque sur l'avenir des groupes linguistiques du Québec, tenu à l'Université de Montréal le 24 novembre 1973 et organisé par l'Association des démographes du Québec.

TABLEAU 4.3
TAUX BRUT DE NATALITÉ

	1961-1965	1966-1971
Britanniques	20.0	11.8
Français	25.0	16.9
Autres	23.5	20.0

francophones auront une natalité à peu près égale à celle des autres Québécois¹. On n'a donc, pour l'instant, aucune raison de penser que les différences d'accroissement naturel auront un rôle important à jouer dans l'évolution future des groupes ethniques ou linguistiques².

b) *Mobilité linguistique*. Ce phénomène joue aussi au Québec: jusqu'à maintenant, le résultat net des échanges entre groupes ethniques et groupes linguistiques a été légèrement favorable au français, très favorable à l'anglais et très défavorable aux autres langues. Voici quelques statistiques qui permettent d'établir ce bilan, en 1971 (voir le tableau 4.4).

TABLEAU 4.4
POPULATION DU QUÉBEC PAR ORIGINE ETHNIQUE ET
GROUPES LINGUISTIQUES, 1971
(En milliers de personnes)

Origine ethnique ou langue	Origine ethnique	Langue maternelle	Langue d'usage
Britannique ou anglais	640.0	788.8	887.9
Français	4,759.4	4,866.4	4,870.1
Autres	628.4	372.5	269.8

Les gains (ou les pertes) de chaque groupe ethnique peuvent être établis, soit du point de vue de la langue maternelle, soit du point de vue de la langue d'usage. On trouve les résultats au tableau 4.5.

On constate que la langue anglaise fait plus de gains que le français, surtout du point de vue de la langue d'usage. Cela veut dire que, même au Québec, l'anglais a

¹ A cause de sa structure par âge particulière, la population du tiers groupe a en général une natalité un peu plus forte. Cela est dû exclusivement à la forte fraction des adultes, car les couples du tiers groupe n'ont pas une fécondité plus forte que celle des francophones.

² À l'exception des Indiens et des Esquimaux.

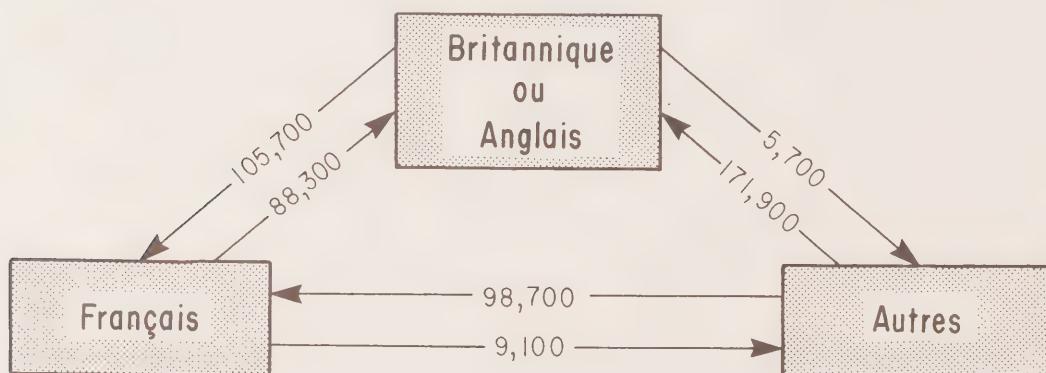
TABLEAU 4.5

DIFFÉRENCE ENTRE LES GROUPES ETHNIQUES, QUÉBEC, 1971

	Langue maternelle	Langue d'usage
Anglais	+ 148,800	+ 247,900
Français	+ 107,000	+ 111,400
Autres	- 255,900	- 358,600

un pouvoir d'attraction beaucoup plus fort que le français.

Il est possible d'analyser avec plus de précision ces échanges, grâce aux données du recensement qui portent sur la distribution de chaque groupe ethnique suivant la langue maternelle. Le diagramme suivant illustre ces mouvements. On constate par exemple que le groupe britannique a donné 105,700 personnes aux francophones, alors que le mouvement en sens contraire est un peu plus faible: 88,300. Donc, entre ces deux groupes, les francophones sont bénéficiaires. Évidemment, les «autres» groupes ethniques sont perdants sur tous les fronts: ils donnent dix fois plus aux Français qu'ils n'en reçoivent et trente fois plus aux anglophones. En fait, nous touchons là le point névralgique de ces échanges: les «autres» groupes ethniques ont donné 1,7 anglophone pour un francophone.



Or pour que l'équilibre des langues se maintienne, au Québec, ces échanges devraient être fort différents: ils pourraient être égaux entre Britanniques et Français, ce qu'ils sont à peu près, mais les autres groupes ethniques devraient donner quatre francophones pour un anglophone. Nous venons de voir qu'au lieu d'un rapport de quatre à un, le rapport réel est de un à presque deux. Il faut examiner ce problème avec un peu plus d'attention, car c'est précisément la langue

que choisiront, dans l'avenir, ces autres groupes ethniques, qui risque de faire baisser la majorité francophone du Québec.

En 1971, sur les 628,400 individus des «autres» groupes ethniques, 270,600 avaient l'anglais ou le français comme langue maternelle. Leur distribution entre ces deux langues était la suivante: 64 p. 100 à l'anglais et 36 p. 100 au français. En 1961, on avait 70 p. 100 à l'anglais et 30 p. 100 au français. Il semble donc y avoir eu un léger glissement en faveur du français.

Il serait étonnant, en tout cas, que les membres du tiers groupe se soient mis à atténuer leur tendance à adopter l'anglais de façon prépondérante. Ces personnes se trouvent surtout dans la région de Montréal. Or, la seule origine ethnique qui, dans le passé, avait opté plutôt en faveur d'une assimilation au français, ce sont les Italiens. Mais, depuis quelques années, ils envoient la très grande majorité de leurs enfants dans les écoles de langue anglaise. Cependant, un autre indicateur est probablement encore plus convainquant. Lorsque l'assimilation est en cours en faveur d'une langue donnée, on trouve plus de personnes qui ont cette langue comme langue d'usage que comme langue maternelle¹. Il est facile de voir pourquoi à l'aide d'un exemple très simple. Supposons un couple d'immigrants allemands, qui décident d'adopter l'anglais. Ils ont deux enfants, nés à Montréal et qui ont appris l'anglais dès leur enfance. Nous avons quatre personnes d'origine allemande, dont deux (les enfants) sont de langue maternelle anglaise et quatre qui ont l'anglais comme langue d'usage. S'il y avait présentement un mouvement d'assimilation en faveur de l'anglais, on devrait trouver plus de personnes dont la langue d'usage est l'anglais que de personnes de langue maternelle anglaise. Et c'est bien ce qu'on trouve: en 1971, 887,900 Québécois avaient l'anglais comme langue d'usage, mais seulement 788,800 étaient de langue maternelle anglaise. La différence est de 99,100. Ce sont des personnes qui sont anglicisées, mais dont la langue maternelle n'est pas l'anglais.

Il n'en va pas du tout ainsi pour le français: en 1971, 4,870,100 personnes utilisent le français comme langue d'usage, mais ils sont presque tous de langue maternelle française: 4,866,400. La différence n'est que de 3,700.

Il semble donc que rien de fondamental n'est changé dans la façon dont les membres du tiers groupe se partagent dans l'adoption d'une nouvelle langue. Dans le passé, ce groupe n'était pas très important et les francophones pouvaient compenser facilement son anglicisation par leur «surfécondité». Mais ce groupe semble bien devoir prendre de plus en plus d'importance et l'exceptionnelle fécondité française n'existe plus. Il faut essayer d'apprécier l'influence que cela peut avoir sur l'équilibre linguistique de la population québécoise, compte tenu de l'ensemble des mouvements migratoires.

c) *Migrations*. C'est le facteur le plus difficile à apprécier, à cause de ses variations considérables d'une période à l'autre. Il est déjà difficile de prévoir les mouvements migratoires des provinces; mais il faut, dans notre cas, tenir compte de ces phénomènes pour chacun des trois groupes ethniques. Faute d'informations suffisantes, nous ne pourrons tenir compte que des migrations nettes, c'est-à-dire de la différence entre l'immigration et l'émigration. Robert Maheu² les a estimées au tableau 4.6, pour les deux dernières décennies.

¹ Ce raisonnement est emprunté à la communication de Robert Maheu, que nous avons déjà citée.

² Voir la communication déjà citée.

TABLEAU 4.6
IMMIGRATION NETTE

Groupes ethniques	1951-1961	1961-1971
Britannique	+ 13,000	+ 22,000
Français	+ 43,000	- 112,000
Autres	+ 150,000	+ 80,000
Total	+ 206,000	- 20,000*

* Ce nombre est différent de ce qu'on trouve habituellement, car Maheu a tenu compte, dans ses calculs, des naissances que l'État civil a laissées de côté, à cause de leur déclaration tardive. Cela a pour effet de diminuer l'évaluation des migrations nettes ou de la rendre négative.

Pour ces deux périodes, ce sont les migrations nettes des Britanniques qui sont les plus stables; le mouvement net des «autres» origines s'est réduit de moitié ou presque; mais le plus étonnant est le passage d'une immigration nette positive de 43,000 Français d'origine (1951 à 1961) à une émigration nette de 112,000 au cours des années 1961-1971. Ce dernier nombre est assez surprenant, mais il semble tout à fait conciliable avec des estimations récentes faites par Statistique Canada et qui n'ont pas encore été publiées.

Il reste cependant qu'une telle émigration nette a un caractère un peu exceptionnel et qu'on ne saurait la retenir comme la plus vraisemblable pour le futur. Nous allons supposer qu'au cours des trois décennies qui viennent, les mouvements migratoires nets seront égaux à la moyenne des deux dernières décennies. On aurait donc, pour chaque décennie:

Britanniques	: + 17,500
Français	: - 34,500
Autres	: + 115,000
Total	: + 93,000

2. Évolution future des groupes linguistiques

Partons de la situation en 1971. On avait alors:

640,000 Britanniques d'origine;
4,759,400 Français d'origine;
628,400 personnes d'autres origines.

Supposons d'abord que cette population est fermée et que chaque groupe croîtra

aux mêmes taux que ceux que nous avons supposés pour l'ensemble du Canada. On obtient alors, pour 2001, les populations suivantes:

814,000 Britanniques d'origine;
 6,161,000 Français d'origine;
 814,000 personnes d'autres origines.

Il faut prévoir la façon dont chacun de ces groupes ethniques se répartira suivant la langue maternelle. En nous inspirant des tendances récentes, nous avons supposé les répartitions qui paraissent au tableau 4.7.

TABLEAU 4.7

RÉPARTITION PROCENTUELLE DE LA POPULATION PAR
 ORIGINE ETHNIQUE ET LANGUE MATERNELLE,
 QUÉBEC, 1971 ET 2001

Groupes ethniques		Anglais	Français	Autres
Britannique	1971	82.6%	16.5%	0.9%
	2001	73.0%	25.0%	2.0%
Français	1971	1.8%	98.0%	0.2%
	2001	3.7%	95.9%	0.4%
Autres	1971	27.4%	15.7%	56.9%
	2001	54.8%	31.4%	13.8%

En appliquant ces répartitions aux divers groupes ethniques, on obtient les effectifs suivants pour les trois groupes linguistiques (en 2001):

Anglais : 1,243,000 (16.4%)
 Français : 6,199,000 (81.6%)
 Autres : 149,000 (2.0%)

Il faut maintenant tenir compte des migrations. Nous avons déjà établi les migrations nettes décennales, par groupe ethnique, comme suit:

Britanniques	: + 17,500
Français	: - 34,500
Autres	: + 115,000
Total	: + 93,000

Nous supposerons que les migrants britanniques et français auront tous, jusqu'en 2001, la langue de leur origine. Quant aux autres immigrants qui viendront s'établir entre 1971 et 2001, nous supposerons qu'en 2001, leur répartition selon la langue maternelle sera la même que celle qu'on a observée en 1971: 27 p. 100 de langue anglaise; 16 p. 100 de langue française; 57 p. 100 d'autres langues. Cela conduit aux résultats, pour l'an 2001 (voir le tableau 4.8). D'après ces calculs, le groupe de langue maternelle anglaise passerait de 13.1 p. 100, en 1971, à 17.2 p. 100, en 2001; le groupe français diminuerait en importance relative: de 80.7 à 78.5 p. 100; les autres langues verraient leur pourcentage baisser de 6.1 à 4.3 p. 100. Les raisons principales de cette évolution sont la faible migration nette des personnes d'origine française, la forte immigration nette du tiers groupe et le fait que ce dernier groupe s'assimile davantage à l'anglais qu'au français.

TABLEAU 4.8

PROJECTION DE LA POPULATION SELON LA
LANGUE MATERNELLE, QUÉBEC, 2001

(En milliers de personnes)

Langue maternelle	Population fermée	Immigrants nets	Population totale
Anglais	1,268	+ 136	1,404 (17.2%)
Français	6,367	+ 48	6,415 (78.5%)
Autres	153	+ 197	350 (4.3%)
Total	7,788	+ 381	8,169 (100.0%)

On admettra bien volontiers que toutes ces hypothèses ne se réaliseront pas et la réalité future pourra s'en écarter. Dans quelle mesure le résultat final pourrait-il être différent de ce que nous venons de trouver, en particulier en ce qui concerne la fraction des francophones? Il semble bien qu'aucun jeu d'hypothèses réalistes ne puisse conduire au maintien de l'importance relative des francophones en 1971, soit 80.7 p. 100. Mais il se pourrait qu'elle ne baisse pas au-dessous de 80 p. 100. Par contre, d'autres études ont conduit à des résultats moins favorables aux francophones. Dans une étude basée sur le recensement de 1961 et les précédents, Charbonneau, Henripin et Légaré sont arrivés, avec plusieurs jeux d'hypothèses, à une fraction des francophones qui serait comprise, en 2001, entre 79.2 et 71.6 p. 100¹.

D'autre part, Robert Maheu² arrivait à un pourcentage compris entre 79.6 et 75.5 p. 100 pour l'année 1991. En prolongeant la tendance de ses résultats jusqu'en 2001, on obtient les limites de 79.0 et 73.7 p. 100.

¹ «L'avenir démographique des francophones au Québec et à Montréal en l'absence de politiques adéquates», dans *Revue de géographie de Montréal*, 1970, vol. 24, no 2, pp. 199-202.

² *Les francophones du Canada 1941-1991*, *op. cit.*, pp. 62-63.

Nos résultats (78.5 p. 100) se situent plus près de la limite supérieure établie par ces autres études. En modifiant certaines de nos hypothèses pour les rendre assez nettement défavorables aux francophones, nous avons obtenu 77.1 p. 100 de francophones en l'an 2001. À la lumière des résultats du dernier recensement, il nous paraît peu probable que ce pourcentage puisse descendre au-dessous de ce chiffre.

La région métropolitaine de Montréal présente un cas particulièrement intéressant. Charbonneau, Henripin et Légaré ont fait des prévisions particulières pour cette région. D'après leurs calculs, la fraction des francophones, en 2001, serait comprise entre 52.7 et 60.0 p. 100. Compte tenu des nouveaux calculs que nous venons de faire, nous serions porté à croire que la fraction des francophones sera probablement voisine de 59 p. 100. C'est une baisse importante, car ce pourcentage était de 66, en 1971. C'est probablement l'aspect le plus inquiétant, du point de vue des francophones, de la perte de vitesse qu'ils subissent au Québec. Montréal est de loin le centre le plus important du Québec et il est certain que la majorité francophone de cette province ne peut voir sans inquiétude une forte diminution de sa prépondérance démographique, au coeur même de la vie économique, intellectuelle et artistique de la seule communauté francophone d'Amérique du Nord qui ait des chances de survivre.

3. Les minorités anglophones du Québec

On vient de voir que la fraction des anglophones, dans la province de Québec, va probablement augmenter de façon appréciable. Comme ces anglophones se concentrent de plus en plus dans la région métropolitaine de Montréal, ce n'est certainement pas là que leur position relative risque de s'affaiblir. Il faut cependant signaler qu'entre 1961 et 1971, l'importance relative des individus de langue maternelle anglaise a diminué quelque peu, même dans la région métropolitaine de Montréal. Dans cette région, leur pourcentage a baissé de 23.4 à 21.7. Mais cette baisse est probablement temporaire. Elle s'explique par un fort accroissement du nombre des immigrés, dont une bonne partie des descendants adopteront l'anglais comme langue maternelle, contribuant ainsi à maintenir et probablement même à renforcer sensiblement la position des anglophones. On peut être à peu près sûr qu'à moins d'un exode des anglophones de Montréal ou encore d'un changement radical dans le choix des immigrés quant à la langue de leurs enfants, la fraction des anglophones de la région métropolitaine de Montréal atteindra 30 p. 100 vers l'an 2000. Elle ne dépassera vraisemblablement pas 35 p. 100. On peut, en tout cas, rejeter d'emblée les allégations de certains prophètes qui prédisent, pour un avenir prochain, le renversement de la majorité francophone de Montréal. Ces prédictions s'inspirent davantage de sentiments alarmistes que de calculs un tant soit peu rigoureux.

Qu'en est-il des groupes anglophones du reste de la province de Québec? La plupart vivent dans trois régions:

- a) *Voisinage de Montréal et Cantons de l'Est.* Dans 20 comtés qui se situent au voisinage de la région métropolitaine de Montréal et qui englobent les

Cantons de l'Est, le nombre des individus de langue maternelle anglaise est passé de 89,000 à 75,000, entre 1961 et 1971. Mais la population totale de cette région a aussi diminué, de sorte que le pourcentage des anglophones a diminué assez légèrement: de 14.3 à 13.3.

b) *Outaouais*. Dans les cinq comtés de cette région, le nombre des anglophones est passé de 42,000 à 46,000, entre 1961 et 1971. Leur pourcentage par rapport à l'ensemble de la population a baissé: de 17.6 à 16.0.

c) *Gaspésie*. Les anglophones se trouvent surtout dans quatre comtés de cette région. Leur nombre a légèrement diminué entre 1961 et 1971: de 14,400 à 13,900. Comme l'ensemble de la population a également un peu diminué, le pourcentage n'a baissé que de 12.3 à 12.1.

d) *Saguenay*. Les anglophones de ce comté ont vu leur nombre augmenter de 7,700 à 9,400, entre 1961 et 1971. Mais leur importance relative a quand même diminué: de 9.4 à 8.4 p. 100.

Il n'y a donc pas, pour aucune région où les anglophones sont relativement nombreux, de baisse radicale de leurs effectifs ou de leur importance relative. Mais, à long terme, il est possible que cette importance relative diminue, surtout si les anglophones continuent à se concentrer de plus en plus dans la région de Montréal. En 1961, 71 p. 100 des anglophones du Québec vivaient dans cette région; en 1971 on en trouve 75.4 p. 100, si l'on adopte le territoire de la région métropolitaine de Montréal, tel que le définit le recensement de 1971. En corrigeant grossièrement pour ramener ce territoire aux limites de 1961, on trouve environ 73 p. 100.

Contrairement aux francophones établis dans les régions anglaises du pays, les anglophones du Québec ont manifesté une remarquable résistance à la francisation et l'on peut penser que les cas de francisation se sont surtout produits à la faveur de mariages inter-ethniques. Par contre, ils ont attiré un grand nombre de Québécois dont la langue d'origine n'était ni l'anglais ni le français. La résistance à la francisation des anglophones du Québec peut être illustrée de bien des façons. En voici un exemple: d'après des informations inédites du recensement de 1971, il y avait au Québec 337,215 personnes d'origine britannique, nées au Québec et qui avaient l'anglais comme langue maternelle. Parmi ces personnes, 12,155 seulement (3.6 p. 100) avaient adopté le français comme langue d'usage. La situation inverse est fort différente: dans le reste du Canada, il y avait 696,935 personnes d'origine française, dont la langue maternelle était le français et qui étaient nées au Canada mais hors du Québec. Sur ce nombre, 137,320 (19.7 p. 100) avaient adopté l'anglais comme langue d'usage. Dans les deux cas, il s'agit d'individus qui ont vécu dans une province dont la langue dominante n'est pas leur langue maternelle et qui ont adopté cette langue dominante, au cours de leur vie, comme langue d'usage. Le taux d'assimilation est cinq fois plus faible pour les anglophones du Québec que pour les francophones du reste du Canada.

Quant à l'attrait de l'anglais, rappelons que, dans l'ensemble du Québec, le nombre des individus dont la langue d'usage est l'anglais est passablement plus élevé que le nombre de ceux qui sont de langue maternelle anglaise. Cela est surtout vrai pour Montréal; mais cela vaut aussi pour le reste de la province: pour 193,800 personnes de langue maternelle anglaise et vivant hors de la région métropolitaine de Montréal, on compte 204,500 personnes dont la langue d'usage est l'anglais. En

excluant Montréal, il y a 31 comtés où l'on trouve au moins 1,000 individus de langue maternelle anglaise. Dans 28 de ces comtés, le recensement de 1971 a démontré plus de personnes dont la langue d'usage est l'anglais que de personnes dont l'anglais est la langue maternelle. Les trois comtés qui font exceptions sont Champlain, Québec et St-Maurice.

Il semble assez évident que les anglophones du Québec ne manifestent aucun signe de faiblesse.

LE BILINGUISME DES INDIVIDUS

Du point de vue de l'objet de cette étude, le fait qu'une fraction plus ou moins grande des Canadiens comprennent les deux langues officielles, ne présente pas un grand intérêt. Certes, la question est importante; mais ce qui nous intéresse ici, c'est de comprendre l'évolution des groupes linguistiques, du point de vue de la langue à laquelle les individus se rattachent principalement. À ce point de vue, c'est la langue maternelle ou la langue d'usage qui ont une signification. Cependant, le bilinguisme présente un aspect particulier qui n'est pas étranger à notre propos: on peut en effet se demander dans quelle mesure l'apprentissage d'une deuxième langue peut constituer un facteur d'assimilation à cette deuxième langue.

Entendons-nous bien d'abord sur les termes. Par le terme «bilinguisme», nous désignons le fait qu'un individu comprend l'anglais et le français (à l'exclusion de toute autre forme de bilinguisme; par exemple: anglais et allemand). D'autre part, quand nous parlons d'assimilation à une langue donnée, nous voulons dire que cette langue est devenue la langue d'usage, c'est-à-dire la langue habituellement parlée à la maison. Donnons un exemple concret: si une personne de langue maternelle anglaise (première langue apprise pendant l'enfance) parle surtout le français à la maison, nous dirons que cette personne s'est assimilée au français. On pourrait utiliser, en principe, d'autres définitions, mais en pratique, il faut se plier aux contraintes du recensement, la seule source d'informations sur laquelle on puisse s'appuyer. Dans le cas qui nous occupe présentement, l'assimilation est un changement linguistique qui a affecté l'individu lui-même: c'est au cours de sa vie que le changement s'est produit, par opposition à d'autres types de mobilité linguistique qui ont pu affecter les générations antérieures.

Le recensement de 1971 a dénombré 2,900,155 bilingues au Canada, soit 13.4 p. 100 de la population totale. Comme l'indique le tableau 5.1, 57 p. 100 d'entre eux vivent au Québec; d'autre part, 68 p. 100 de ces bilingues sont de langue maternelle française. Voici, en nombre absolus, la distribution des bilingues à ces deux points de vue (voir le tableau 5.1).

TABLEAU 5.1

PERSONNES BILINGUES, SELON LA LANGUE MATERNELLE, CANADA ET QUÉBEC, 1971

	Toutes	Anglaise	Française	Autres
Canada	2,900,155	710,925	1,971,230	218,000
Province de Québec	1,663,790	289,750	1,250,635	123,405
Canada sans le Québec	1,236,365	421,175	720,595	94,595

Nous nous demandions dans quelle mesure le bilinguisme peut être un facteur d'assimilation ou d'adoption d'une nouvelle langue. Si la question est posée d'une façon aussi générale, la réponse ne laisse place à aucun doute: il est évident que le bilinguisme est une condition nécessaire de l'assimilation. C'est le premier pas vers l'adoption d'une nouvelle langue. En effet, on ne voit pas très bien comment une personne de langue maternelle anglaise peut avoir le français comme langue d'usage, si elle n'a pas commencé par apprendre un peu de français et devenir bilingue!

Cela est confirmé par un grand nombre de relations statistiques. Par exemple, c'est dans les provinces où ils sont le plus bilingues que les Canadiens d'origine française sont le plus anglicisés; et ce n'est pas par hasard que les Britanniques du Québec sont en même temps les plus bilingues du Canada et les plus francisés.

Il ne faudrait cependant pas en conclure que la pratique du bilinguisme conduit nécessairement à l'abandon de la langue maternelle. Voyons d'abord le cas des personnes de langue maternelle anglaise de la province de Québec. En 1971, on comptait parmi eux 289,750 bilingues (sur 788,830); 49,065, soit 16.9 p. 100 des bilingues, avaient le français comme langue d'usage. Il ne faut donc pas imaginer que les anglophones du Québec présentent une résistance sans faille à la francisation. Mais on soupçonne facilement que les individus bilingues de langue maternelle française des autres provinces sont beaucoup moins résistants. Cela se vérifie, en effet, sauf au Nouveau-Brunswick. Voici, pour chaque province, la fraction des individus de langue maternelle française bilingues, qui ont adopté l'anglais comme langue d'usage:

Terre-Neuve	50.2%	Ontario	36.6%
Île-du-Prince-Édouard	47.5%	Manitoba	40.0%
Nouvelle-Écosse	38.1%	Saskatchewan	54.9%
Nouveau-Brunswick	16.4%	Alberta	57.5%
Québec	5.9%	Colombie-Britannique	75.9%
Ensemble du Canada		17.6%	
Canada sauf Québec		38.0%	
Canada sauf Québec et Nouveau-Brunswick		42.1%	

Si l'on exclut le Québec et le Nouveau-Brunswick, on trouve que plus de 40 p. 100 des bilingues de langue maternelle française ont adopté l'anglais comme langue d'usage. Cela signifie qu'à chaque génération, les francophones perdent 40 p. 100 de leurs effectifs bilingues. Or, sauf au Québec et au Nouveau-Brunswick, 85 p. 100 des Canadiens de langue maternelle française sont bilingues. Au Nouveau-Brunswick, 53 p. 100 le sont et au Québec, 26 p. 100.

On pourrait résumer ainsi cette analyse. Hors du Québec et du Nouveau-Brunswick, presque tous les Canadiens de langue maternelle française deviennent bilingues et environ quatre sur dix adoptent, au cours de leur vie, l'anglais comme langue d'usage. Au Nouveau-Brunswick, la moitié sont bilingues et parmi ces derniers, un sur six se sont anglicisés. C'est le même taux que celui des bilingues de langue maternelle anglaise du Québec. Cependant, au Québec, les individus de langue maternelle anglaise sont un peu moins bilingues (37 p. 100) que les

individus de langue maternelle française du Nouveau-Brunswick.

Quant aux Québécois de langue maternelle française, un quart sont bilingues et, parmi ces derniers, 6 p. 100 seulement ont adopté l'anglais comme langue d'usage.

Bref, si l'on peut dire que l'apprentissage d'une deuxième langue est un pas vers l'adoption de cette langue, il faut tempérer cette affirmation en ajoutant que c'est un assez petit pas pour les francophones du Québec, un pas qui a son importance pour les anglophones du Québec et les francophones du Nouveau-Brunswick et un «saut périlleux» pour les francophones des autres provinces.

CONCLUSION

L'étude que nous avons faite est basée sur des données relativement sûres; celles des recensements du Canada, de l'état civil et des statistiques de l'immigration. Les recensements du Canada sont d'une grande richesse et il faut savoir gré à Statistique Canada de collecter et publier des informations aussi abondantes et d'une aussi bonne qualité. Cependant, l'analyse de ces données a permis de déceler une anomalie probable, mais qu'il y aurait lieu de vérifier: il semble que beaucoup de Canadiens d'origines diverses ont déclaré être d'origine ethnique britannique, au recensement de 1971, alors qu'ils ne l'étaient pas. Quant aux deux autres sources de données, les statistiques de l'état civil et de l'immigration, elles sont beaucoup moins riches et nous ont obligé à faire beaucoup d'estimations. Enfin, nous ne savons rien sur les caractéristiques ethniques ou linguistiques des émigrants.

Malgré ces insuffisances, nous avons pu établir un certain nombre de faits importants en ce qui concerne l'évolution des groupes linguistiques au Canada et le rôle que joue l'immigration. Rappelons les principaux:

1. La langue anglaise prend de plus en plus d'importance, au Canada, depuis 1941. Cela est dû principalement à la préférence marquée que manifestent les immigrants pour cette langue. Outre que 30 p. 100 d'entre eux possèdent déjà cette langue en arrivant au pays, environ 95 p. 100 de ceux qui ne sont ni britanniques ni français d'origine, adoptent cette langue comme langue d'usage pour eux-mêmes et leurs descendants l'adoptent comme langue maternelle. Pour l'année 2001, on peut s'attendre que 66 p. 100 de la population canadienne soient de langue maternelle anglaise et que 6 à 8 p. 100 de plus l'utilisent couramment à la maison.
2. Le français est en perte de vitesse depuis 1950. La fraction des francophones s'est maintenue à 30 p. 100 depuis la Confédération jusqu'à cette date, grâce à leur fécondité exceptionnelle, qui a compensé la contribution des immigrants à l'anglais. Mais cette fécondité est maintenant chose du passé. D'autre part, à l'extérieur de la province de Québec, les francophones s'assimilent progressivement à la langue anglaise. Il en résulte que leurs effectifs absolus vont se réduire dans presque toutes les provinces (l'Ontario fait exception) et que leur importance relative va décliner partout. En l'an 2000, 92 à 95 p. 100 des francophones seront concentrés dans la province de Québec.
3. Les langues autres que l'anglais et le français vont perdre de l'importance et l'on peut prévoir que, vers l'an 2000, seulement 8 à 12 p. 100 de la population canadienne aura comme langue maternelle une autre langue que l'anglais ou le français.
4. Dans la province de Québec, l'importance relative des francophones va probablement diminuer d'ici l'an 2000; mais ils conserveront une forte majorité. Nous avons estimé qu'elle pourrait diminuer de

81 p. 100, en 1971, à 78 p. 100, en 2001. Il serait étonnant qu'elle tombe au-dessous de 75 p. 100 d'ici trente ans. Cette baisse est due à une immigration qui favorise le groupe de langue anglaise et à l'émigration d'un fort contingent de francophones hors du Québec. En contre-partie, le groupe de langue anglaise verra son importance relative augmenter.

5. Dans la région métropolitaine de Montréal, la majorité francophone est restée stable à 66 p. 100 entre 1961 et 1971. Mais on peut prévoir une diminution de l'importance relative de ce groupe linguistique au profit de l'anglais, d'ici l'an 2000, à moins qu'une fraction beaucoup plus importante des immigrants n'adoptent le français. Si les tendances passées persistent, la fraction des personnes de langue maternelle française pourrait s'abaisser à 59 p. 100 et peut-être à un niveau plus bas.

Il ne nous appartient pas de proposer des politiques en vue de modifier ces tendances. Cependant, on peut donner des ordres de grandeur de l'effet des principaux phénomènes en cause. Cela permettra éventuellement aux hommes politiques de se faire une idée de la dimension de l'objet de leurs interventions. Deux phénomènes importants vont modifier, entre 1971 et 2001, l'importance relative des groupes linguistiques: les mouvements migratoires des divers groupes ethniques et la mobilité linguistique, par laquelle des échanges se produisent d'une langue d'origine à une nouvelle langue d'adoption. Voici, à ce sujet, quelques approximations très grossières pour chacun des trois groupes linguistiques:

a) *Anglais*. Ce groupe linguistique bénéficiera d'un apport migratoire de 600,000 à 700,000 individus. Mais les échanges linguistiques vont lui fournir un supplément net bien plus important: environ 2,600,000. Il perdra environ 150,000 individus, mais en gagnera 2,800,000. Le tiers viendra du groupe d'origine française et les deux tiers viendront des «autres» groupes ethniques.

b) *Français*. Ce groupe perd sur tous les plans. Une émigration nette réduira ses effectifs de 150,000 à 200,000 individus; et la mobilité linguistique lui vaudra aussi un déficit d'environ 600,000 individus. En fait, ce nombre est le solde des quelques gains que le français fera aux dépens des autres groupes (environ 200,000) et de la perte de 800,000 francophones d'origine qui s'angliciseront.

c) *Autres langues*. Elles bénéficient d'une importante immigration nette (environ 2,000,000) mais cette immigration sera compensée par la forte mobilité linguistique de leurs membres. Malgré de légers gains aux dépens des autres groupes, leur perte nette sera d'environ 2,000,000.

Les effectifs de ces trois groupes linguistiques vont probablement croître d'ici l'an 2000. En effet, l'accroissement naturel compensera les déficits que feront les francophones à cause des migrations et de l'anglicisation et le tiers groupe à cause de l'anglicisation. Mais l'importance relative de ces deux groupes va diminuer, comme on l'a déjà vu. Pourraît-on modifier ces tendances, si on le désirait? Peut-être peut-on les modifier quelque peu; a priori, il paraît assez difficile de les neutraliser complètement.

APPENDICE

CRITIQUE DE QUELQUES RÉSULTATS ÉTONNANTS DU RECENSEMENT DE 1971

Contrairement aux recensements précédents, le recensement de 1971 s'est fait à l'aide d'un questionnaire que les individus ont rempli eux-mêmes. Il est fort possible, dans ces conditions, que certains concepts n'aient pas été interprétés de la même façon, en particulier ceux qui peuvent avoir plusieurs sens et pour lesquels on doit donner une définition précise et en partie arbitraire. C'est le cas de l'origine ethnique, dont la définition, pour les recensements canadiens, s'appuie sur les caractéristiques de l'ancêtre de la lignée paternelle qui a immigré en Amérique. Il est possible que plusieurs personnes n'aient pas lu attentivement cette définition et aient répondu d'une façon erronée, en toute bonne foi d'ailleurs. En outre, indépendamment du mode de collecte de ces informations (avec ou sans l'aide d'agent recenseur), à mesure que le temps s'écoule et que les générations se succèdent, il se peut qu'un nombre de plus en plus grand de Canadiens ne sachent plus très bien quelle était l'origine de leur ancêtre paternel qui est venu s'établir en Amérique. Dans bien des cas, le patronyme peut faciliter la mémoire; mais certains patronymes ont fini par être associés à une origine qui n'est pas la véritable origine. C'est le cas, par exemple, du nom Harvey, dans la province de Québec, dont les titulaires sont francisés depuis de nombreuses générations. Presque tous croient qu'il s'agit d'un nom d'origine française. A priori, on peut supposer que ces oubliés de la véritable origine se produisent au bénéfice de l'origine qui correspond à la langue d'adoption. Comme, au Canada, c'est surtout l'anglais qui est adopté par les individus de diverses origines, on peut s'attendre à un surplus de personnes d'origine britannique. Il semble bien qu'il en soit ainsi.

Deux faits étonnants ont attiré notre attention: a) la fraction des individus d'origine britannique a augmenté entre 1961 et 1971: de 43.8 à 44.6 p. 100; b) d'autre part, le pourcentage des individus d'origine française qui ont l'anglais comme langue maternelle a augmenté beaucoup moins, entre ces deux dates, qu'on aurait pu le prévoir. Voici pourquoi ces deux phénomènes paraissent suspects.

1. *Excès apparent de Britanniques en 1971.* Pour que leur pourcentage augmente, dans l'ensemble de la population, il faut ou bien qu'ils aient un accroissement naturel plus élevé que celui de l'ensemble de la population, ou bien que leur migration nette soit plus que proportionnelle à leur importance relative. Or, il semble que ni l'un ni l'autre de ces phénomènes ne se soit produit. Le taux d'accroissement naturel des Britanniques a très probablement été un peu inférieur à celui de l'ensemble de la population. Quant aux migrations nettes, il aurait fallu qu'elles soient de 322,000, entre 1961 et 1971, seulement pour maintenir l'importance relative des Britanniques. Ce nombre paraît peu vraisemblable. En effet, l'immigration brute des Britanniques a été de 450,000; pour que l'immigration

nette soit de 322,000 il aurait fallu que l'émigration brute soit de 450,000 – 322,000 = 128,000. C'est très peu, car cela ne représente que 18 p. 100 de l'émigration brute de l'ensemble de la population canadienne (estimée à 695,000) au cours de la présente décennie, seulement pour *maintenir* l'importance relative des Britanniques. Or, cette importance relative est passée de 43.8 à 44.6 p. 100 et cet accroissement de pourcentage représente 172,000 individus. On n'arrive pas à l'expliquer, même en supposant qu'aucun Britannique n'a quitté le Canada au cours de cette décennie.

2. *Stabilisation apparente de l'anglicisation des Français d'origine.* Entre 1931 et 1961, le pourcentage des Français d'origine qui ont l'anglais comme langue maternelle, a varié de la façon suivante:

1931	:	4.7%
1941	:	5.8%
1951	:	7.9%
1961	:	10.0%

La progression est presque géométrique et son prolongement donne 12.5 p. 100 en 1971. Or, d'après le recensement de 1971, ce pourcentage n'est que de 10.43. Il serait trop facile d'expliquer cette quasi-stabilisation en évoquant l'efficacité de diverses politiques visant à favoriser la survie du français hors du Québec. D'une part, ces politiques sont récentes; en outre, d'autres indices montrent que les Français d'origine continuent à s'assimiler à l'anglais. À cet égard, la comparaison entre le nombre des individus de langue maternelle française et ceux dont la langue d'usage est le français est fort éloquente.

Bref, on s'attendait à trouver environ 770,000 Français d'origine ayant l'anglais comme langue maternelle en 1971; et l'on n'en trouve, d'après le recensement, que 645,000. Le déficit est de 125,000. L'explication la plus plausible est que ces 125,000 personnes ont déclaré être d'origine britannique. Cela n'est pas du tout invraisemblable et il n'est pas étonnant non plus que ce phénomène soit apparu au recensement de 1971. Ce n'est que depuis 1930 environ qu'une fraction importante des Français d'origine sont assimilés à l'anglais. Il n'est donc pas étonnant que, jusqu'en 1961, le souvenir de l'origine française ait persisté. Mais après quarante ans, on doit commencer à trouver des individus d'origine française qui n'ont jamais eu conscience de quoi que ce soit de français dans leur vie (leurs parents étant déjà de langue maternelle anglaise).

Il y a tout lieu de penser qu'un phénomène analogue s'est produit pour un grand nombre des individus des «autres» origines.

3. *Essai de reconstitution des données.* On peut essayer d'illustrer, par des valeurs numériques, les phénomènes en cause. Nous ne prétendons pas pouvoir corriger, au sens propre du terme, les données du recensement de 1971. Notre but est seulement de dresser un bilan imaginaire mais plausible de ce qui a pu se passer, de façon à pouvoir rendre compte des anomalies que nous avons notées. C'est ce qu'on trouvera dans le tableau A.1.

Dans ce tableau, les nombres les plus arbitraires sont ceux qui concernent l'émigration de chaque groupe ethnique, sur lesquels nous n'avons aucune information. On pourrait répartir les émigrants entre les groupes ethniques d'une

TABLEAU A.1
ESSAI DE RECONSTITUTION D'UN BILAN DÉMOGRAPHIQUE QUI EXPLIQUE LES
ANOMALIES DU RECENSEMENT DE 1971, POUR TROIS GROUPES ETHNIQUES,
1961 À 1971
(En milliers)

	Groupes ethniques				
	Ensemble	Britanniques	Français	Autres	
1. Population en 1961	18,238	7,997	5,540	4,701	
2. Accroissement naturel 1961-1971 (en pourcentage)	2,474 13.6%	980 12.2%	784 14.1%	710 15.1%	
3. Immigration	1,429	449	48	932	
4. Émigration	695	359*	68*	269*	
5. Migration nette	+ 734	+ 90	- 20	+ 663	
6. Migration nette, y compris l'accroissement naturel	+ 856	+ 105	- 22	+ 773	
7. Population attendue en 1971: lignes 1 + 2 + 6	21,568	9,082	6,302	6,184	
8. Nombre d'individus qui se sont déclarés britanniques erronément	-	+ 542	- 122	- 420	
9. Population recensée en 1971	21,568	9,624	6,180	5,764	

On ne tient compte ici que de l'accroissement naturel des populations présentes en 1961.
Cela exclut l'accroissement naturel des migrants nets, dont on tient compte à la ligne 6.

*Nombres hypothétiques, mais que nous croyons vraisemblables.

N.B. — Ce bilan ne prétend pas présenter des nombres exacts. Il s'agit d'estimations très grossières illustrant par des valeurs plausibles les phénomènes qui ont pu se produire, relativement aux déclarations sur l'origine ethnique.

autre façon, ce qui modifierait, en particulier, les nombres de la ligne 8. Si l'on retient les nombres du bilan que nous avons imaginé, il y aurait environ 400,000 personnes d'origine «autres» et 100,000 Français d'origine, qui auraient déclaré être d'origine britannique, en 1971. D'autres estimations sont également vraisemblables; mais, au total, il ne doit pas y avoir moins de 300,000 individus qui ont déclaré être d'origine britannique sans l'être.

